1997

La relation mere-fille chez Beauvoir, Cardinal, Duras et Ernaux

Michèle L. Lassaga
San Jose State University

Follow this and additional works at: https://scholarworks.sjsu.edu/etd_theses

Recommended Citation

Lassaga, Michèle L., "La relation mere-fille chez Beauvoir, Cardinal, Duras et Ernaux" (1997). *Master's Theses*. 1509.

DOI: <https://doi.org/10.31979/etd.tuec-t8d7>

https://scholarworks.sjsu.edu/etd_theses/1509

This Thesis is brought to you for free and open access by the Master's Theses and Graduate Research at SJSU ScholarWorks. It has been accepted for inclusion in Master's Theses by an authorized administrator of SJSU ScholarWorks. For more information, please contact scholarworks@sjsu.edu.

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps. Each original is also photographed in one exposure and is included in reduced form at the back of the book.

Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.

UMI

A Bell & Howell Information Company
300 North Zeeb Road, Ann Arbor MI 48106-1346 USA
313/761-4700 800/521-0600

LA RELATION MERE-FILLE
CHEZ BEAUVOIR, CARDINAL, DURAS ET ERNAUX

A Thesis

Presented to

The Faculty of the Department of French

San José State University

In Partial Fulfillment

of the Requirements for the Degree of

Master of Arts

in

French

by

Michèle L. Lassaga

August 1997

UMI Number: 1386210

UMI Microform 1386210
Copyright 1997, by UMI Company. All rights reserved.

**This microform edition is protected against unauthorized
copying under Title 17, United States Code.**

UMI
300 North Zeeb Road
Ann Arbor, MI 48103

Copyright 1997

Michèle L. Lassaga

ALL RIGHTS RESERVED

APPROVED FOR THE DEPARTMENT OF
FOREIGN LANGUAGES

h - fuw QD
Dr. Dominique van Hooff

Danielle Trudeau
Dr. Danielle Trudeau

Jean-Luc Desalvo
Dr. Jean-Luc Desalvo

José Cerrudo
Dr. José Cerrudo, Acting Chair

APPROVED FOR THE UNIVERSITY

M. Lou Lewandowski

ABSTRACT

LA RELATION MERE-FILLE CHEZ BEAUVOIR, CARDINAL, DURAS ET ERNAUX

by Michèle L. Lassaga

The work of Julia Kristeva reminds us that our entire cultural framework is predicated on the repression of the feminine. In response to Freud's account of the child's psychosexual development, the question posed by Kristeva is: Where is the place of women in this schema? Kristeva and Luce Irigaray look to the intimacy of the pre-Oedipal child's relation to the mother. In Ce sexe qui n'en est pas un Irigaray says that what has been singularly neglected in the theory of the unconscious is woman's relationship to the mother.

Through writing women gain some control and affirm themselves as women. They can begin the process of upsetting patriarchy by examining their relation to their sexuality, to language, to other women, to their mothers.

Simone de Beauvoir, Marie Cardinal, Marguerite Duras and Annie Ernaux are engaged in speaking the unconscious and finding an identity. They are expressing a desire to be liberated from this mother who represents the moral values and traditions of a patriarchal and repressive society and yet they are symbiotically tied from early infancy to her. Can they oppose this image without rejecting the mother? This thesis will study the relationship each of these writers had with her mother as it is portrayed in her autobiographical works. It will show the importance of the mother-daughter relationship in the development of women and its role in psychoanalysis.

Acknowledgements

I would like to thank Dr. Dominique van Hooff, my advisor, for her enthusiastic encouragement and stimulating insights.

I would also like to express my sincere appreciation to Dr. Danielle Trudeau whose classes never fail to inspire and challenge me.

Finally, this project could have never been possible without the incredible patience and constant support of my best friend and husband, Mark.

Table des Matières

<u>Chapitre</u>	<u>Page</u>
Introduction	1
I. Théories psychanalytiques	10
II. Simone de Beauvoir et le rejet des valeurs maternelles.....	19
III. Marie Cardinal : Séparation ou annihilation	32
IV. Marguerite Duras: En lutte contre la fureur et la folie.....	44
V. Annie Ernaux: Réussite par le sacrifice maternel.....	59
VI. Réconciliation	68
Conclusion	91
Bibliographie	97

"C'est une fille! dit Charles.
Elle tourna la tête et s'évanouit."

Gustave Flaubert
Madame Bovary

Introduction

L'histoire de la relation mère-fille est en réalité deux histoires, deux vies différentes de personnes séparées par une génération et les rôles changeants des femmes. C'est aussi l'histoire de personnes liées par le même sang, les mêmes gènes et qui ont, au départ, vécu une histoire commune. Nous avons sélectionné quatre écrivaines dont nous allons examiner la relation avec leur mère et étudier le développement de ce lien alors qu'elles relatent la quête de leur propre identité.

Ce n'est que très récemment qu'on s'est mis à étudier la relation mère-fille et qu'elle est apparue dans la littérature comme sujet important. La majorité des images littéraires que nous avons de la mère nous venait d'auteurs masculins et l'image en était souvent négative. On nous présentait la mère archétype qui renforçait le conservatisme désiré et le devoir de préparer l'enfant à s'intégrer dans le système patriarcal. En effet elle n'existait que pour donner naissance à un fils et ainsi ne trouvait de satisfaction que par ce fils. Chez Flaubert, par exemple, dans le personnage d'Emma Bovary, on voit une mère perpétuant la dévalorisation de la femme en désirant un fils:

Elle souhaitait un fils; il serait fort et brun; elle l'appellerait Georges, et cette idée d'avoir pour enfant un mâle était comme la revanche en espoir de toutes ses impuissances passées. Un homme, au moins, est libre; il peut parcourir les passions et les pays, traverser les obstacles, mordre aux bonheurs les plus lointains. Mais une femme est empêchée continuellement. Inerte et flexible à la fois, elle a contre elle les molleses de la chair

avec les dépendances de la loi. Sa volonté, comme le voile de son chapeau retenu par un cordon, palpite sous les vents; il y a toujours quelque désir qui entraîne, quelque convenance qui retient.¹

La relation mère-fille au contraire a été minimisée et annulée par le silence. Elle était considérée insignifiante, parce que la mère n'était pas valorisée, elle ne voyait pas dans sa fille un être digne de son attention. La plus grave manifestation de ce phénomène était l'infanticide dont les petites filles étaient les victimes principales. Lloyd de Mause dit dans The History of Childhood à propos de la population au Moyen Age que le déséquilibre statistique qui montre une prépondérance de mâles dans la population était le résultat de la routine de tuer les nouveau-nés femelles. Il n'est pas étonnant alors que les femmes vivaient dans la crainte de donner naissance à une fille.

Aujourd'hui, à cause de l'émancipation puis de la valorisation subséquente de la femme, on découvre la liaison mère-fille et on lui accorde finalement l'importance qu'elle mérite. On apprécie l'influence de la mère sur le développement de ses enfants - surtout de ses filles. Les critiques littéraires ont commencé à examiner la figure maternelle avec un intérêt nouveau. Pourquoi? Parce que les femmes se mettent de plus en plus à écrire elle-même. La plupart de leur oeuvre est autobiographique et elles ont tendance à se définir en opposition à leur mère. Elles cherchent à comprendre ce lien et souvent cela exige un retour à l'attachement de l'enfance et une étude des hostilités et des rejets qui se sont accumulés pendant la période de l'adolescence.

La relation mère-fille est devenue problématique au moment où la fille a reconnu et mis en question la soumission des femmes dont l'épanouissement et le rôle ont été réduits par la société. Elles ont éprouvé une certaine rancune

¹ Gustave Flaubert, Madame Bovary (Paris: Presses Pocket, 1990) 121.

envers la passivité et le conformisme de leur mère qui a d'autre part contribué à perpétuer ces valeurs aliénantes.

Cette thèse se limitera à l'étude de quatre écrivaines qui ont publié leurs oeuvres dans la deuxième partie du vingtième siècle car c'est à cette époque que la femme s'est sentie suffisamment forte pour mettre en action sa rébellion contre le patriarcat.

C'est au moment du mouvement féministe où la fille s'est vue différente de sa mère, qu'elle a finalement refusé la vocation traditionnelle des femmes et de fait a rejeté les valeurs maternelles. La fille voyait en sa mère une complice du système patriarcal qui l'étouffait et pour se libérer elle a dû s'opposer parfois violemment à sa mère.

Dans Of Woman Born Adrienne Rich affirme:

Thousands of daughters see their mothers as having taught a compromise and self-hatred they are struggling to win free of, the one through whom the restrictions and degradations of a female existence were perforce transmitted. Easier by far to hate and reject a mother outright than to see beyond her to the forces acting upon her. But where a mother is hated to the point of matrophobia there may also be a deep underlying pull toward her, a dread that if one relaxes one's guard one will identify with her completely.²

Cependant le problème devient plus compliqué quand on considère la relation mère-fille du point de vue psychanalytique. Là on trouve que des liens solides entre mère et filles sont essentiels à l'équilibre psychologique et sexuel de la fille.

² Adrienne Rich, Of Woman Born - Motherhood as Experience and Institution (New York: W. W. Norton & Co., 1976) 235.

Pour Nancy Chodorow, auteur de The Reproduction of Mothering, les racines de l'identité féminine se trouvent dans la période préoedipienne. L'attachement et le lien entre mère et fille caractérisent l'identité féminine. Elle "corrige" les conceptions de Freud qui signalait le manque du phallus, la castration et le rejet de la mère comme essentiels au processus du développement de la femme. Où Freud exigeait une opposition entre générations et une séparation des enfants de leurs parents, les psychanalystes féminins prévoient la possibilité d'une relation continue.

Les filles sont divisées entre deux pôles extrêmes: d'un côté, elles veulent retrouver l'union symbiotique qu'elles avaient connue avec leur mère à l'âge préoedipien et d'autre part, elles luttent contre l'identification et le lien puissant qui les rattachent à elle et qui menacent leur autonomie. Pendant leur développement elles chercheront à garder une relation intime avec leur mère tout en refusant les rôles traditionnels que celle-ci a magnifiés. C'est cette lutte douloureuse, parfois cet écartèlement que l'on retrouve à plusieurs reprises dans l'oeuvre des quatre écrivaines choisies.

J'ai sélectionné les oeuvres autobiographiques de Marguerite Duras, de Simone de Beauvoir, de Marie Cardinal et d'Annie Ernaux parce qu'elles représentent des points de vue géographiques, historiques et socio-économiques différents.

Marguerite Duras, née en 1914, a passé son enfance en Indochine. Son père est décédé quand elle avait quatre ans. Elle et ses deux frères aînés ont été élevés uniquement par leur mère. Son enfance est marquée par la pauvreté, la corruption et la souffrance. Cette thèse étudiera la relation avec sa mère décrite plus spécifiquement dans Un Barrage contre le Pacifique et L'Amant.

Simone de Beauvoir est née en 1908 à Paris. Sa famille faisait partie de la haute bourgeoisie et elle a vécu une enfance aisée. Sa mère a tout fait pour lui

assurer une bonne éducation. Pionnière du mouvement féministe, Simone de Beauvoir présente un cas particulièrement intéressant. Dans ses oeuvres autobiographiques, en particulier dans Mémoires d'une jeune fille rangée et Une Mort très douce, elle nous raconte dans le détail sa révolte contre son milieu et la découverte de sa propre liberté.

Marie Cardinal, née en 1929, a été élevée uniquement par sa mère à l'époque de l'Algérie colonisée. Elle a vécu très près de la population autochtone. Ainsi elle avait pour amis les enfants des ouvriers agricoles arabes. Elle parle chaleureusement de ces gens qui sont responsables de bien des moments de bonheur de sa jeunesse:

Car l'Algérie c'était ma vraie mère. Je la portais en moi comme un enfant porte dans ses veines le sang de ses parents... Je conduisais chez le docteur les ouvriers, les employés, les domestiques qui avaient peuplé mon enfance. Tous ces gens qui avaient fait de moi une petite fille sachant rire et courir, sachant chaparder un bli-bli ou une tramousse sur le plateau du vieil Ahmed, sachant chanter Laroulila, sachant danser avec les derboukas, sachant faire rissoler les beignets et verser le thé à la menthe.³

Marie Cardinal était très attachée à l'Algérie et a souffert terriblement d'en être exilée. En même temps elle comprenait le droit du peuple indigène et son besoin d'être indépendant. L'écrivaine est doublement déchirée: par l'éducation répressive de sa mère et par le déchirement vécu par les pieds-noirs de longue date qui considéraient l'Algérie comme leur mère-patrie.

Sa mère faisait partie de la classe dominante qui exploitait le peuple indigène. La structure sociale injuste du colonialisme qui opprimait le peuple et

³ Marie Cardinal, Les Mots pour le dire (Paris: Grasset, 1975) 112-13.

enrichissait les colons présentait des contradictions flagrantes à la jeune Marie. La religion de sa mère, le catholicisme, enseignait l'égalité pour tout le monde mais Marie ne voyait que l'inégalité pour les Arabes. Pourtant la relation entre sa famille et les ouvriers était bonne. Ironiquement ceux-ci se montraient reconnaissants envers la famille de Cardinal.

Dans Les Mots pour le dire elle analysera les liens affectifs avec sa mère— une adoration désespérée de la part de la fille qui connaît de graves difficultés d'individuation et un rejet de la part de la mère qui languit dans le deuil de sa première petite fille parfaite. Elle voit cette enfant-ci comme le souvenir fâcheux d'un homme détesté qui avait ravagé sa vie. Au cimetière, l'écrivaine regarde sa mère montrer de la tendresse pour tout ce qui lui reste de son enfant adorée : une grande plaque de marbre blanc:

Dans ces instants j'aurais aimé être la pierre et, par extension, être morte. Ainsi m'aimerait-elle peut-être autant que cette petite fille que je n'avais jamais connue et à laquelle je ressemblais, paraît-il, si peu. Je me voyais allongée parmi les fleurs, ravissante, inerte, morte, et elle me couvrant de baisers.⁴

Annie Ernaux est la plus jeune des quatre écrivaines. Née en 1940, elle n'est venue à l'écriture qu'en 1974. Elle était adolescente quand la lutte initiée par Simone de Beauvoir et reprise par une nouvelle génération de féministes battait son plein. Ses parents tenaient un café-épicerie dans le quartier des usines de Lillebonne. C'est une enfant unique qui passe sa jeunesse entourée des clients ouvriers de ses parents. La mère, qu'elle adore, est la figure dominante dans sa vie et elle va l'encourager à améliorer son sort. Elle veut offrir à sa fille

⁴ Cardinal, Les Mots 234.

les occasions d'épanouissement dont elle a été privée. Cette attitude diffère de celles des autres mères vues jusqu'ici. Parlant de ses parents Ernaux dit:

Ma mère m'a poussée. Lui était fier de sa culture populaire.. .
Ma mère voulait que sa fille fasse tout ce qu'elle n'avait pas fait.
Un projet maternel terrible a pesé sur moi, mais qui m'a poussée
aussi. Ce n'est pas toujours agréable mais c'est ce qui me
détermine.⁵

Les Armoires vides, écrit en 1974 se situe dans la voix et la mémoire d'une étudiante en train d'avorter. Ernaux décrit l'aliénation de son milieu au fur et à mesure qu'elle avance dans ses études. L'amour qu'elle portait à son milieu se transforme en honte et après beaucoup de conflits intérieurs elle rejette son milieu, sa famille et sa mère. Dans Une Femme, oeuvre de la maturité (1987), elle décrit les différents visages de sa mère: femme, ouvrière et commerçante . Elle parle franchement de ses sentiments d'ambivalence envers sa mère: son amour, sa haine, sa tendresse et son sentiment de culpabilité. Pendant sa vieillesse la mère va souffrir de démence sénile et Annie prend soin d'elle. Elle est surprise de voir renaître intactes les affections de son enfance et plus particulièrement la tendresse qu'elle éprouvait pour sa mère.

Cette thèse considérera d'abord les origines mythologiques et les théories psychanalytiques de la relation mère-fille. Le point de vue sera toujours celui de la fille écrivaine tel qu'il apparaît dans ses réflexions sur la relation à sa mère. Nous étudierons dans un premier temps, la problématique de la rupture avec la mère, telle qu'elle est relatée par l'écrivaine, puis finalement le phénomène de la

⁵ Claire-Lise Tondeur, "Entretien avec Annie Ernaux," The French Review 69: 1 (October 1995): 39.

réconciliation ou de la non-réconciliation devant la mort de la mère et les conséquences de cette perte finale pour la fille.

Le mythe de Déméter

Chapitre I

Théories psychanalytiques

La théorie psychanalytique du vingtième siècle a fait de la mère le personnage central de la famille. Quand on a découvert l'existence de l'inconscient et qu'il se développait pendant l'enfance, on a ensuite imputé à la mère le moindre trouble psychique qui se déclarait chez l'enfant. De là, la psychanalyse a insinué qu'un enfant malheureux est le fils ou la fille d'une mère perturbée. La théorie constate que les problèmes sexuels et psychologiques sont passés d'une génération à l'autre par la mère qui élève son enfant de la même manière qu'elle a été élevée. Elle transmet à l'enfant les mêmes craintes, idées fausses et psychoses que sa mère a développées en elle. Par conséquent, l'angoisse et la culpabilité maternelles n'ont jamais été aussi grandes qu'au vingtième siècle, période de transition importante, nouvel âge d'une femme émancipée.

La critique psychanalytique féminine conteste la théorie de Freud qui donne la primauté au complexe d'Oedipe. Elle veut montrer l'importance de la période préoedipienne et valoriser le rôle de la relation mère-fille dans la formation de l'identité et les processus de séparation et d'individualisation.

Dans "The Conflict Between Nurturance and Autonomy in Mother-Daughter Relationships and Within Feminism," Jane Flax nous explique que la période préoedipienne est plus épineuse pour l'équilibre des filles que pour les garçons. Les difficultés de développement chez les garçons ont des racines en d'autres phases. Si la fille ne satisfait pas normalement ses besoins émotionnels

pendant la phase symbiotique elle cherchera l'amour de sa mère toute sa vie, dans certains cas, inhibant même son épanouissement harmonieux. Elle aura des difficultés à se séparer et, parce qu'elle est supposée être comme sa mère, sa différenciation ne sera pas encouragée. L'autonomie recherchée par la fille est vécue par la mère comme rejet et est à la base de son hostilité envers sa fille. Même si la mère encourage sa fille à réussir, par son exemple de femme soumise, elle risque de lui transmettre que être femme signifie des sacrifices, des compromis, des échecs et le renoncement à ses rêves. Si la fille refuse cet avenir elle met en question la signification de la vie de sa mère, ce qui est, à la limite, insupportable pour la mère..

Peter Blos nous indique que la transition de l'adolescence est plus difficile et conflictuelle pour les filles que pour les garçons. La tâche la plus importante pour la fille pendant cette période est le sevrage affectif pénible et prolongé de sa mère.⁶ De son côté, Hélène Deutsch suggère que les mères et les filles sont convaincues que la séparation sera désastreuse pour leur relation. Elle dit:

Mothers feel ambivalent toward their daughters, and react to their daughters' ambivalence toward them. They desire both to keep daughters close and to push them into adulthood. This ambivalence in turn creates more anxiety in their daughters and provokes attempts by these daughters to break away.⁷

⁶ Peter Blos, On Adolescence: A Psychoanalytical Interpretation (New York: Free Press, 1962) in The Reproduction of Mothering: Psychoanalysis and the Sociology of Gender (Berkeley: University of California Press, 1978) 134.

⁷ Hélène Deutsch, Psychology of Women (New York: Grune and Stratton, 1944) in The Reproduction of Mothering: Psychoanalysis and the Sociology of Gender (Berkeley: University of California Press, 1978) 135.

Alice Balint est du même avis et démontre l'expression de cette ambivalence chez la mère:

The mother's ambivalence, too, is apt to manifest itself partly by an exaggerated (because guilty) tenderness, and partly in open hostility. In either case the danger arises that the daughter, instead of finding the path away from the mother towards men, remains tied to the mother. Coldness on the mother's part may, because of the child's unappeased love for her, prevent the requisite loosening of the bond between them. The child will still eternally seek, even when grown up, for a mother-substitute, and bring a childish, immature love to the relationship. Yet on the other hand, excessive tenderness—since it allows for no discharge of hostile feelings—keeps the child in a perpetual emotional slavery to the mother, hemmed in by potential guilt.⁸

Nancy Friday ne définit pas la séparation comme une perte ou la fin d'une relation. Il s'agit de donner sa liberté à l'autre personne pour qu'elle se développe afin d'éviter la rancune, voir la haine de la fille, limitée et suffoquée par des liens trop serrés. La séparation ne doit pas être la fin de l'amour, elle peut au contraire le préserver.

La sexualité est une composante importante de la période de séparation. Avec la meilleure intention, celle de protéger, les mères ont tendance à nier la sexualité de leurs filles. Elles leur inculquent la peur qui empêche les filles de prendre les risques nécessaires pour devenir autonomes. La sexualité est liée à l'idée de perdre ou de tromper sa mère.

D'où vient ce sentiment de culpabilité? C'est le résultat de l'introjection--l'internalisation des règles et des critiques de ses parents, une partie importante du sur-moi. Il est de règle de ne pas détester ses parents. Le commandement

⁸ Alice Balint, *The Early Years of Life: A Psychoanalytic Study* (New York: Basic Books, 1954) 90.

biblique: "Tu honoreras ton père et ta mère" fait encore partie de l'inconscient collectif. Lorsqu'on internalise ces règles on porte ces interdits en soi. On tourne la colère originellement sentie contre le parent contre soi. On se gouverne alors en se sentant coupable quand on désobéit.

Parce qu'elle ne peut pas contrôler ce qui va arriver à sa fille, la mère l'attire dans la fausse sécurité de la symbiose. La fille comprend que pour garder l'amour de sa mère, elle doit l'écouter et la suivre. L'ironie est que plus tard cette passivité est transférée à l'homme et au lieu de la sécurité d'une forte confiance en soi, la fille est sujette au danger potentiel des directives et des intentions des autres.

Nancy Friday suggère qu'au moment des grandes crises dans la vie la fille sent l'appel inconscient du retour vers la mère. Avant de pouvoir comprendre la peur qui nous tourmente aujourd'hui il faut que l'on redécouvre ses origines dans nos enfances. Il est nécessaire de faire la distinction entre une peur réelle et celles qui appartenaient à la mère et qu'elle a transférée à sa petite fille vulnérable.

Avec la naissance de l'identité sexuelle il y a une croissance d'assurance et de progrès vers la séparation et l'individuation. Pour s'affirmer la fille va chercher de nouvelles expériences. Elle va prendre des risques et tenter sa chance pour prouver son indépendance. La mère, bien sûr, trouve cela très inquiétant et essaie de freiner la vitalité de sa fille. Ce n'est pas le cas pour les jeunes garçons. Ils sont encouragés à être actifs, à tenter plusieurs voies différentes. C'est pendant cette période qu'on voit émerger certaines caractéristiques spécifiques selon le sexe de l'enfant. Pour les filles, c'est la passivité et la léthargie, un manque d'ambition, de donner toute sa mesure à l'école, d'entrer en compétition. Malheureusement on accepte cela comme normal mais pour beaucoup de filles sous cette passivité bout une rage de

frustration et de créativité étouffée. Cette fureur réprimée, parce que les bonnes petites filles doivent être toujours gentilles et polies, se traduit par maints problèmes et symptômes psychosomatiques.

Il est tout à fait normal qu'une personne ainsi suffoquée se révolte mais quand il s'agit d'une mère et sa fille, celle-ci ne peut pas manifester ouvertement sa colère parce qu'elle est paralysée par la peur de perdre l'amour de sa mère dont elle a encore besoin. Si la mère lui donne le pouvoir et la sécurité d'une confiance en soi, une identité indépendante, valorise ses choix et lui accorde son amour inconditionnel alors la fille pourra risquer sa colère—en effet, elle aura le courage de contrarier tous ses inhibiteurs.

"Que la fille soit perdue à la mère et la mère à la fille est l'essentielle tragédie féminine."⁹ Le mythe de Déméter et Perséphone illustre cette séparation.

Déméter, la Déesse mère, décharge sa colère sur la terre quand sa fille adorée, Perséphone est enlevée et violée par Hades, seigneur des enfers. C'est son père, Zeus, qui la lui a emmenée. Déméter, dans sa rage, empêche la croissance de toute végétation jusqu'à ce que sa fille lui soit rendue. Zeus s'interpose de nouveau et la fille retourne à sa mère. Mais parce qu'elle avait mangé des pépins de grenade* que Hades lui avait donnés, elle doit retourner aux enfers pour la troisième partie de chaque année. Déméter restitue la fertilité à la terre mais seulement pour les neuf mois où sa fille vit auprès d'elle.

On peut interpréter ce mythe de deux façons. Ou il est l'illustration de l'intervention d'une société patriarcale dans la séparation ou il montre le désir de

⁹ Adrienne Rich, *Of Woman Born* (New York: W.W. Norton & Co., 1976) 237.

* symbole de la perte de sa virginité

la fille de dissoudre les liens symbiotiques qu'elle a avec sa mère. Dans ce cas, la mère devient la source du mal en utilisant ses pouvoirs pour retenir sa fille contre son gré.

Luise Eichenbaum et Susie Orbach expliquent le dilemme de la fille en déclarant que l'identité de la fille est indissociable de celle de la mère, alors dans ses tentatives de se séparer d'elle, elle a du mal à distinguer où commence sa personnalité et où celle de sa mère aboutit. Pendant la période de son développement elle a intériorisé le comportement de sa mère et maintenant cette identité peut l'emporter sur son identité individuelle. Son frère peut se différencier par son sexe mais elle se voit devenir sa mère.¹¹

Selon Freud la préparation pour une vie hétérosexuelle vient de la résolution du complexe d'Oedipe dans laquelle le père joue un rôle important. La théorie est que pour les garçons le complexe est résolu par le complexe de castration (peur d'être châtré par le père). Les garçons finissent par s'identifier avec leur père et les sentiments sexuels qu'ils avaient envers leur mère sont refoulés. Plus tard ils transfèrent ces sentiments à une femme et leur développement est convenablement achevé.

Pour la fille, pourtant, selon Freud, le processus commence avec l'envie du pénis. A cause de cela elle se tourne vers son père et rejette avec hostilité sa mère qui ne peut pas lui donner un pénis et qui devient sa rivale pour l'affection de son père. Mais la fille doit s'identifier avec la mère puisqu'elles sont toutes les deux femmes. En dénigrant sa mère, elle se dénigre. Cette contradiction empêche la fille de résoudre de façon satisfaisante son complexe d'Oedipe.

¹¹ Luise Eichenbaum et Susie Orbach, *Understanding Women* (New York: Basic Books, Inc., 1983) 54.

Pour Freud la formation du sur-moi exige une résolution complète du complexe d'Oedipe. Par conséquent les filles, selon lui, n'arrivent jamais à développer un sur-moi puissant et restent limitées par des attachements (appelés des problèmes) préœdipiens. Cette explication est donnée comme preuve de la supériorité des garçons et met en évidence la misogynie de Freud.

Samantha Haigh remarque que pour Luce Irigaray la folie est commune à toute femme issue de la culture patriarcale contemporaine qui exige la séparation entre la mère et sa fille. Ce retour à ses origines décrit dans la situation psychanalytique, ce besoin de régresser avant de pouvoir avancer est, selon Irigaray, le cas de toute femme élevée dans une société patriarcale. Elle doit retourner pour étudier sa relation avec sa mère.¹²

Irigaray suggère que le mythe de Déméter et de Perséphone démontre la domination patriarcale. Le fait que Zeus donne sa fille pour devenir le Dieu des Dieux prouve que la femme, spécifiquement la vierge, est utilisée comme objet d'échange: "Il monnaie sa fille contre l'affirmation de sa toute-puissance mâle."¹³ Le pouvoir de Zeus est donc fondé sur le sacrifice de la virginité de sa fille. Pour Irigaray, la virginité est symbolique de l'identité de la femme.

Irigaray critique aussi la théorie de Freud selon laquelle la fille, à la période œdipienne doit rejeter la mère afin d'avancer dans son développement. Elle considère cela une manipulation de la relation mère-fille dans le but de l'affaiblir puisqu'elle menace le pouvoir masculin. La sororité entre femmes est brisée par cette attitude que les femmes doivent se faire concurrence entre elles

¹² Samantha Haigh, "Between Irigaray and Cardinal - Reinventing Maternal Geneologies," *Modern Language Journal Review* 89:1 (January, 1994): 61-70.

¹³ Luce Irigaray, *Le Temps de la différence* (Paris: Livre de Poche, 1989) 115.

pour l'amour des hommes. A son mariage quand elle est passée du père au mari et quand en plus elle prend le nom de ce mari le lien matrilineaire est rompu.

Pour se faire désirer, aimer de l'homme, il faut évincer la mère, se substituer à elle...ce qui détruit la possibilité d'un amour entre mère et fille. Elles sont à la fois complices et rivales pour advenir à l'unique position possible dans le désir de l'homme.¹⁴

Marilyn Yalom critique tous les théoriciens de la psychanalyse d'avoir traité la permanence des mères dans la vie de leurs filles d'une manière si désinvolte. Les critiques féministes ont dénoncé chez Freud sa théorie de l'influence maternelle sur les filles comme sa déformation la plus grave. L'accent qu'il met sur les hostilités nécessaires entre mère et fille pendant la période oedipienne a été attaqué par des critiques plus récentes comme Margaret Mead et Nancy Chodorow qui ne trouvent pas d'évidences que cette séparation soit inéluctable. Le fait que Freud ait essayé d'adapter et d'établir un parallèle entre sa théorie sur le développement psychosexuel des garçons et celui des filles est absurde. La raison que donne Freud pour la séparation de la fille de la mère est qu'elle "souffre" de l'envie de pénis et elle rejette sa mère parce qu'elle n'en a pas et blâme sa mère de ne pas l'en avoir doté d'un. Benoîte Groult, dans le style acerbe et directe qui la caractérise déclare:

Freud a fait perdre cent ans à la cause des femmes...[Il] est toujours resté profondément convaincu que l'homme est le modèle idéal de l'humanité et qu'il n'existe qu'un seul organe sexuel valable: le phallus. En conséquence, il a pensé toute la psychanalyse au masculin, du complexe d'Oedipe au complexe

¹⁴ Luce Irigaray, Ethique de la différence sexuelle (Paris: Editions de Minuit, 1989) 101.

de castration.

Tout le drame de la femme est là: ...elle n'est pour lui qu'un homme castré et qui en a la douloureuse conscience. Même la maternité n'est pas un phénomène original, mais seulement un ersatz du pénis tant désiré.¹⁵

Yalom suggère que l'attachement à la mère est également puissant pour le garçon et la fille pendant la petite enfance mais que la différence de sexe rend leur développement psychosexuel considérablement dissemblable. Pour la fille l'identification positive avec la mère s'interpose avec le processus d'individuation et la formation d'une identité autonome. Mais il existe aussi une identification négative que vit même la fille qui a eu une bonne relation solide avec sa mère. Pendant toute sa vie la fille sera en train de réévaluer les traits personnels et les rôles que la mère a exemplifiés. A part des instances de refoulement total, il est normal et même sain que la fille rejette certains aspects de la mère qu'elle ne veut pas incorporer dans sa personnalité et son style de vie.¹⁶

Dans le chapitre suivant nous allons étudier la rupture entre Françoise et Simone de Beauvoir et leur désunion personnelle qui va conduire l'écrivaine à contester, au nom de toutes, la liberté de la femme qui commence d'abord par la contestation du lien maternel.

¹⁵ Benoîte Groult, *Ainsi soit-elle* (Paris: Grasset, 1975) 130-31.

¹⁶ Marilyn Yalom, "They Remember Maman: Attachment and Separation in Leduc, de Beauvoir, Sand and Cardinal," *Essays in Literature* 8: 1 (Spring, 1981): 83.

Chapitre II

Simone de Beauvoir et le refus des valeurs maternelles

Dans les Mémoires d'une jeune fille rangée l'intention de Simone de Beauvoir est d'élucider le phénomène de la liaison mère-fille. Surtout elle dénonce le danger d'être "une jeune fille rangée." Ecrit en 1958 quand l'auteur avait 50 ans et une carrière réussie d'écrivain, Beauvoir revit la lutte pour se détacher des confins des conventions de son milieu. Dans les vingt premières années de sa vie, en se découvrant et en quête de son propre bonheur elle va du centre d'une situation familiale solide, sûre et tranquille à une indépendance et une individualisation incertaines et peu orthodoxes.

Même dans sa petite enfance Simone de Beauvoir n'acceptait pas les limites qui lui étaient imposées. Elle était gaie, curieuse et précoce mais il lui arrivait des crises de colère: "ce qui me révoltait c'est qu'une phrase négligemment lancée : Il faut...il ne faut pas, ruinât en un instant mes entreprises et mes joies."¹⁷

Cela montrait déjà une certaine fermeté d'esprit qui lui servira bien plus tard. On disait qu'elle était "têtue comme une mule." Des caprices de son jeune âge elle dit: "Ces menues victoires m'encouragèrent à ne pas considérer comme insurmontables les règles, les rites, la routine ; elles sont à la racine d'un certain optimisme qui devait survivre à tous les dressages."¹⁸

¹⁷ Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée (Paris: Gallimard, 1958) 19.

¹⁸ Beauvoir, Mémoires 21.

Françoise de Beauvoir exécutait très sérieusement ses devoirs maternels. Elle veillait sur les études de Beauvoir, lisait des livres sur l'éducation, demandait des conseils à l'Association des mères chrétiennes, apprenait l'anglais et le piano à Beauvoir et supervisait ses devoirs. Elle choisissait soigneusement les lectures de sa fille et allait jusqu'à épingle ensemble les pages qu'elle voulait lui cacher.

La première école à laquelle Beauvoir a assisté, Le Cours Désir, était, selon Deirdre Bair, fière de proclamer que leurs jeunes demoiselles exemplifiaient l'idéal bourgeois de la femme.¹⁹ La piété, la dévotion et le comportement étaient aussi importants (si non plus importants) que les études. Dans un des cours principaux qui s'appelait "La Culture générale" les jeunes filles apprenaient à recevoir des invités, à s'adresser correctement aux gens et à faire une révérence. En plus du catéchisme, le tricot, la peinture et la musique faisaient partie du programme. Il existait entre les parents, l'école et l'église un système de soutien mutuel. La mère de Simone de Beauvoir était intégrée dans tous les aspects de sa vie et la petite l'adorait et faisait tout son possible pour lui plaire.

Alors pendant son enfance elle s'identifiait exclusivement à sa mère. Elle lui ressemblait physiquement, suivait son exemple en toutes choses et cherchait en elle l'approbation. Marilyn Yalom déclare à ce sujet : "in the affective world of children, parents are all-powerful deities whose approbation is tantamount to survival."²⁰ Pour Beauvoir son identité se formait en réponse à l'approbation ou

¹⁹ Deirdre Bair, Simone de Beauvoir - A Biography (New York: Summit Books, 1990) 64.

²⁰ Marilyn Yalom, "They Remember Maman: Attachment and Separation in Leduc, de Beauvoir, Sand and Cardinal," Essays in Literature 8:1 (Spring 1981): 78.

la désapprobation de sa mère: "...tout reproche de ma mère, le moindre de ses froncements de sourcils, mettait en jeu ma sécurité: privée de son approbation, je ne me sentais plus le droit d'exister."²¹

Françoise Brasseur, la mère de l'écrivaine, venait d'une famille riche, bourgeoise et pieuse. Sa mère n'avait pour elle qu'une affection distante et son père montrait une préférence marquée pour sa soeur benjamine. Françoise a été instruite au couvent des Oiseaux et là, elle cherchait à plaire aux religieuses afin de remplir le vide que la froideur de ses parents lui laissait. Une fois mariée, Françoise était plus épanouie. Elle était soumise à son mari mais autoritaire avec ses filles. Sa nouvelle vie ne correspondait pas toujours à la morale qu'elle avait apprise au couvent. Il lui manquait quelquefois l'assurance de prendre des décisions alors elle observait autour d'elle afin de copier ce qui était convenable. Elle voulait être une bonne mère et épouse catholique et elle prenait très sérieusement son rôle d'éducatrice. C'était elle qui disciplinait ses filles. Jusqu'à son adolescence Beauvoir la considérait parfaite. Elle dit:

Ainsi vivions-nous, elle et moi, dans une sorte de symbiose, et sans m'appliquer à l'imiter, je fus modelée par elle. Elle m'inculqua le sens du devoir, ainsi que les consignes d'oubli de soi et d'austérité. J'ai appris de maman à m'effacer, à contrôler mon langage, à censurer mes désirs, à dire et à faire exactement ce qui devait être dit et fait. Je ne revendiquais rien et j'osais peu de choses.²²

²¹ Beauvoir, *Mémoires* 56.

²² Beauvoir, *Mémoires* 58.

Beauvoir était encore jeune lorsque les affaires de son grand-père maternel se sont gâtées. Avec sa faillite, son emprisonnement subséquent et la publicité que ceux-ci ont incitée est venue une humiliation indélébile pour Françoise. La perte de la fortune a eu un effet important sur la vie de Beauvoir parce qu'elle a vu changer le rôle et l'humeur de sa mère: "Maman restait souvent seule. Elle ne se plaignait pas; mais elle détestait faire le ménage et la pauvreté lui pesait; elle devint d'une extrême nervosité."²³

Beauvoir se rend compte de la monotonie de l'existence d'une ménagère. Pour la première fois elle imagine sa vie différente de celle de sa mère. Elle voudra continuer à évoluer, à créer, à atteindre toujours de nouveaux buts. C'est le début de sa révolte quand elle réalise que la vie de "bonne femme" n'est pas pour elle:

Moi, depuis ma naissance, je m'étais endormie chaque soir un peu plus riche que la veille; je m'élevais de degré en degré; mais si je ne trouvais là-haut qu'un morne plateau, sans aucun but vers lequel marcher, à quoi bon?²⁴

Le fait que sa mère ne recevra pas sa dot est un événement important dans la vie de Beauvoir parce que cela voulait dire que les filles Beauvoir seront aussi "sans dot." "Vous, mes petites, vous ne vous marierez pas." Leur père le leur répétait souvent. Plus tard Beauvoir a compris ce que cela voulait dire—qu'elle devrait se préparer à exercer une profession. Cependant elle ne comprenait pas pourquoi son père le leur disait d'un air triste. Elle était ravie de continuer ses études. Pour elle la perte de sa dot était la clé de sa liberté.

²³ Beauvoir, Mémoires 136.

²⁴ Beauvoir, Mémoires 145.

L'adolescence de Beauvoir a été marquée par plusieurs changements. Elle n'est pas devenue la bonne petite bourgeoise envisagée par sa mère et sa vie de famille en a souffert. Elle a perdu la sécurité qu'elle avait sentie pendant son enfance et elle commençait à critiquer ses parents. Elle n'acceptait plus comme réponse "parce que cela ne se fait pas." Les jours de la jeune fille rangée se terminaient peu à peu. La bagarre commençait entre la fille intelligente qui questionnait la logique de l'autorité et la mère qui essayait de garder le contrôle de son développement.

Mais il n'y a rien de très original dans la lutte entre une adolescente et ses parents pour obtenir plus d'indépendance. Chez Beauvoir, ce qui l'a séparée d'une façon prononcée de sa mère est son attitude envers la maternité et sa perte de la foi catholique. Parce que la religion, la tradition, le conformisme et les devoirs maternels servaient de base à l'éducation de Françoise et parce qu'elle inculquait cette doctrine avec une conviction presque obsessive en ses filles, il lui était impossible d'accepter ces refus chez sa fille. Pour elle "la maternité était le plus beau des rôles."²⁵ Etre mère était son identité et la seule source qu'elle avait pour un sentiment d'accomplissement. Entendre sa fille renier ce rôle était l'extrême insulte. Mais tous les exemples de mère qu'avait Beauvoir étaient des femmes qui avaient tout sacrifié, qui continuaient la tradition et qui utilisaient leur pouvoir pour pousser leurs filles à se conformer, s'étouffer et se taire:

Avoir des enfants, qui à leur tour auraient des enfants,
c'était rabâcher à l'infini la même ennuyeuse ritournelle; le
savant, l'artiste, l'écrivain, le penseur créaient un autre monde,
lumineux et joyeux, où tout avait sa raison d'être. C'était là que
je voulais passer mes jours; j'étais bien décidée à m'y tailler une

²⁵ Beauvoir, *Mémoires* 143.

place.²⁶

Pour Beauvoir la vie d'une mère était peu enviable. Même très jeune elle savait qu'elle n'aurait jamais la patience pour la routine fastidieuse d'une ménagère. En jouant avec sa soeur et ses poupées elle niait les aspects nourriciers de la maternité. Dans leurs jeux les maris étaient absents:

Dans la vie, je le savais, il en va tout autrement: une mère de famille est toujours flanquée d'un époux; mille tâches fastidieuses l'accablent. Quand j'évoquai mon avenir, ces servitudes me parurent si pesantes que je renonçai à avoir des enfants à moi; ce qui m'importait, c'était de former des esprits et des âmes: je me ferai professeur, décidai-je.²⁷

Françoise était une catholique fervente et la religion jouait un rôle essentiel dans la façon dont elle élevait ses filles. La religion était utilisée comme moyen de dominer les enfants et d'assurer leur obéissance. Au Cours Désir, qui renforçait les règles de la religion, Beauvoir commençait à s'impatienter. C'est à cette époque qu'elle se rendait compte que les garçons de son âge recevaient une éducation différente et plus ouverte, plus honnête. Les lectures de son cousin Jacques n'étaient pas censurées, il avait pour professeurs des hommes brillants qui lui apprenaient la littérature, l'indépendance et de nouvelles manières de penser:

Il connaissait une quantité de poètes et d'écrivains dont j'ignorais tout; avec lui entraient dans la maison les rumeurs d'un monde qui m'était fermé: comme j'aurais voulu y pénétrer!

²⁶ Beauvoir, *Mémoires* 196.

²⁷ Beauvoir, *Mémoires* 78-79.

Papa disait volontiers: "Simone a un cerveau d'homme"...
 pourtant on me traitait en fille. Jacques et ses camarades lisaient
 des vrais livres, ils étaient au courant des vrais problèmes; ils
 vivaient à ciel ouvert: on me confinait dans une nursery.²⁸

Elle perdait le respect pour les demoiselles du Cours Désir qui "étaient plus riches en vertus qu'en diplômes." Elle remarquait aussi que ce n'était que les femmes qui pratiquaient la religion. Son père ne cachait pas son mépris pour les institutrices de Beauvoir et voulait l'envoyer au lycée laïque pour des études plus sérieuses: "...ces demoiselles ne détenaient plus les clefs du bien et du mal du moment où j'avais découvert qu'elles étaient bêtes."²⁹ Elle n'accepte plus les sermons de ces femmes: "...il était bête d'attacher de l'importance à des broutilles, de s'entêter dans les usages et les coutumes, de préférer les lieux communs, les préjugés, à des évidences."³⁰

En questionnant la doctrine de son école elle commence à questionner l'existence de Dieu. Deux éléments ont marqué le début de la fin de sa foi. Louise, son ancienne gouvernante, qui avait une existence misérable, a perdu son nouveau-né. Beauvoir pleurait l'injustice de la situation et se demandait qui était ce Dieu qui privait cette pauvre femme de la seule joie de sa vie?

Beauvoir allait se confesser deux fois par mois et le prenait au sérieux. Normalement l'abbé lui répondait par un sermon d'un style élevé. Un jour il lui a parlé sur un ton familier de sa désobéissance à l'école. Elle en était traumatisée:

²⁸ Beauvoir, *Mémoires* 169.

²⁹ Beauvoir, *Mémoires* 171.

³⁰ Beauvoir, *Mémoires* 172.

...je regardai avec horreur l'imposteur que pendant des années j'avais pris pour le représentant de Dieu: brusquement il venait de retrousser sa soutane, découvrant ses jupons de bigote; ...Du jour au lendemain, la rupture fut consommée.³¹

En réalité la rupture n'a pas été du jour au lendemain. Elle essayait de croire. Elle cherchait des preuves et priait Dieu de lui faire un signe. Tout ce qu'elle trouvait était des contradictions et elle a eu du mal à les accepter. Les nationalistes ne voulaient pas que le pape se mêle des affaires de l'état alors comment raisonner que "l'homme choisi par Dieu pour le représenter sur terre ne devait pas se soucier des choses terrestres"?³² Il fallait prier pour les enfants affamés de l'Europe mais sa mère refusait de donner la pièce "pour les Boches." Tuer était un pêché mortel mais on était pour la peine de mort. Beauvoir ne pouvait plus accepter tout ce qu'on lui enseignait. Elle avait commencé à se poser des questions, à raisonner et elle n'a trouvé que des paradoxes: "...il m'était plus facile de penser un monde sans créateur qu'un créateur chargé de toutes les contradictions du monde. Mon incrédulité ne vacilla jamais."³³

Elle cachait le fait qu'elle ne croyait plus parce que "dans le cœur de maman, quel scandale!" Mais cette hypocrisie lui causait beaucoup de peine et de honte.

La réalisation qu'elle ne croyait plus en Dieu était la cause principale d'une séparation infranchissable entre Beauvoir et sa mère. Mais le conflit n'a pas éclaté ouvertement. Beauvoir cachait ce qu'elle sentait justement pour ne pas causer de la peine à sa mère. Celle-ci évitait les conversations chargées

³¹ Beauvoir, Mémoires 187.

³² Beauvoir, Mémoires 183.

³³ Beauvoir, Mémoires 191.

d'émotion. Ce n'est que beaucoup plus tard quand Beauvoir préparait son départ à l'université que sa mère lui a demandé où elle en était du point de vue religieux. Beauvoir lui a répondu honnêtement qu'elle ne croyait plus:

...d'une voix implorante, elle ébaucha une démonstration de l'existence de Dieu, puis elle eut un geste d'impuissance, et s'arrêta, les larmes aux yeux. Je regrettai de lui avoir fait de la peine, mais je me sentais bien soulagée: enfin j'allais pouvoir vivre à visage découvert.³⁴

Alors la relation entre Beauvoir et sa mère a changé. Sa mère ne se sentait plus capable de diriger les croyances de sa fille ou de justifier et prouver que la voie qu'elle avait enseignée était la meilleure. D'un côté c'était un grand soulagement pour Beauvoir d'avoir finalement avoué sa perte de foi mais de l'autre côté elle se sentait très seule et abandonnée. Elle avait besoin d'être consolée mais toute communication entre elle et sa mère était coupée:

Ma mère m'avait dit souvent qu'elle avait souffert de la froideur de bonne-maman, et qu'elle souhaitait être pour ses filles une amie; mais comment aurait-elle pu causer avec moi de personne à personne? J'étais à ses yeux une âme en péril, une âme à sauver: un objet. La solidité de ses convictions lui interdisait la moindre concession.³⁵

Alors la religion qui les avait si étroitement liées pendant son enfance est devenue l'obstacle insurmontable qui les a séparées pour longtemps.

La meilleure amie de Beauvoir pendant sa jeunesse était Elisabeth Lacoin (Zaza Mabilles dans ses mémoires) qu'elle a connue au Cours Désir. Désinvolte,

³⁴ Beauvoir, *Mémoires* 238.

³⁵ Beauvoir, *Mémoires* 266.

intelligente, confiante, vive et indépendante, Beauvoir l'admirait énormément. Ce que les deux amies avaient en commun pendant l'adolescence et les années de jeune adulte est qu'elles n'acceptaient pas de suivre la voie facile pour laquelle la société, via leur mère, les préparait. Elles luttèrent toutes les deux contre la domination de leurs mères. Elles se trouvaient entre cet amour maternel encore si nécessaire et le besoin de former leur propre identité.

Madame Lacoïn avait plus d'autorité dans sa famille de neuf enfants que Françoise de Beauvoir. Selon l'écrivaine elle était froide et manipulatrice. Elle voulait surtout contrôler les autres, notamment ses enfants. Zaza n'arrivait pas à se sortir d'une relation encore symbiotique avec sa mère. L'auteur donne Madame Lacoïn comme exemple typique d'une mère bourgeoise qui, cherchant le contrôle dans sa propre vie, utilise l'amour de ses enfants pour les forcer à mener la vie qu'elle considérait acceptable.

Il y avait de grandes différences entre Beauvoir et Zaza. Zaza n'a jamais perdu sa foi en Dieu et suivait les commandements de sa religion dont un exigeait qu'un enfant honore ses parents. Une autre différence était que Zaza avait une dot et les Lacoïn cherchaient activement un époux acceptable pour leur fille. Trouver un mari convenable pour ses filles était la priorité de cette mère et figurait bien avant les études ou même le bonheur. Zaza déplorait les coutumes sociales de son milieu—surtout celle de ne pas pouvoir choisir son propre mari.

Néanmoins elle continuait à compléter ses "devoirs sociaux"—activités que Beauvoir trouvait ridicules et inutiles:

...en société je faisais piètre figure. Mes amies, et Zaza elle-même, jouaient avec aisance leur rôle mondain; elles paraissaient au "jour" de leur mère, servaient le thé, souriaient, disaient aimablement des riens; moi, je souriais mal, je ne savais

pas faire du charme, de l'esprit ni même des concessions.³⁶

Zaza était déchirée entre le désir de mener sa propre vie et celui de faire plaisir à sa mère. Il semblait à Beauvoir que Zaza perdait un peu chaque fois qu'elle cédait à cette mère tyrannique. Madame Lacoïn voyait Beauvoir comme une rivale pour l'affection de sa fille et craignait la mauvaise influence que cette athée libérale pouvait avoir sur Zaza. Elle critiquait les intellectuels et regrettait d'avoir consenti que Zaza assiste aux cours de la Sorbonne. Voulant éloigner Zaza de la sphère contaminée de son amie pendant cet âge impressionnable, elle l'a envoyée à Berlin.

Ironiquement c'est à Berlin que Zaza s'est épanouie. Elle y a trouvé la liberté des mœurs, la largesse d'esprit et l'ouverture:

Je ne suis emprisonnée dans aucun groupe, aucune raison stupide ne vient tout à coup m'empêcher de faire une chose qui peut m'intéresser, il n'y a rien d'impossible ni d'acceptable et je prends avec émerveillement et confiance tout ce que chaque nouvelle journée m'apporte d'inattendu et de neuf. Au début, j'avais des préoccupations de forme; je demandais aux gens ce qui "se faisait" ou "ne se faisait pas". Les gens ont souri et m'ont répondu: "Mais chacun fait ce qu'il veut", et j'ai fait mon profit de la leçon.³⁷

Elle savait qu'il lui serait très difficile de retourner sous l'autorité de sa mère après ce sursis à Berlin: "Le très respectable formalisme dont vivent la plupart des gens de notre milieu m'est devenu insupportable."³⁸

³⁶ Beauvoir, *Mémoires* 247.

³⁷ Beauvoir, *Mémoires* 422.

³⁸ Beauvoir, *Mémoires* 424.

Madame Lacoïn utilisait l'amour de Zaza pour obtenir les résultats qu'elle voulait. Yolanda Patterson appelle la façon dont cette mère forçait sa fille à se soumettre "du chantage psychologique." Pour elle l'amour filial était l'équivalent de l'obéissance aveugle car seule la mère pouvait connaître la meilleure voie pour sa fille. La séparation d'une fille de sa mère, pour Madame Lacoïn, n'était que rébellion et une marque d'ingratitude et d'irrespect. Former une identité individuelle selon ses propres croyances était inouï. A ses yeux, une jeune fille ne pouvait être capable d'une telle entreprise.

Le conflit entre Zaza et sa mère est devenu critique quand ses parents n'ont pas jugé acceptable celui dont Zaza est tombée amoureuse: Maurice Merleau-Ponty. Zaza était exaspérée de la lutte continuelle qu'elle devait exercer contre sa famille. Elle était très malheureuse et avait du mal à tenir tête à sa mère. Les interdits, les ordres et les supplications la ravageaient. Elle maigrissait et avait de violents maux de tête. Elle est tombée malade et on n'arrivait pas à baisser sa fièvre. Après plusieurs jours de délire, Zaza est morte.

La mère de Zaza est l'incarnation de la mère malheureuse, aigrie et insatisfaite que Beauvoir décrit dans Le Deuxième Sexe. Quand Zaza souhaite affirmer son autonomie contre sa mère, celle-ci considère cette initiative "un trait d'odieuse ingratitude." Elle critique toute influence extérieure qui pourrait "empoisonner" le lavage de cerveau qu'elle est en train d'exécuter chez sa fille. Elle confond obéissance aveugle et amour quand se plaignant de l'influence de Simone sur sa fille, elle dit à Françoise de Beauvoir: "Vous élevez Simone comme vous voulez. Moi, j'ai d'autres principes. Heureusement Zaza m'aime beaucoup."³⁹

³⁹ Beauvoir, Mémoires 424-25.

Puisque la mère de Zaza n'a pu se sentir supérieure qu'auprès de ses filles elle se sent frustrée de renoncer à son autorité. Elle est inconsciemment jalouse que sa fille ait une meilleure vie et plus de choix qu'elle. Elle appartient à la majorité féminine de l'époque exposée par Beauvoir:

La majorité des femmes à la fois revendiquent et détestent leur condition féminine ; c'est dans le ressentiment qu'elles la vivent. Le dégoût qu'elles éprouvent pour leur sexe pourrait les inciter à donner à leurs filles une éducation virile : elles sont rarement assez généreuses. Irritée d'avoir engendré une femme, la mère l'accueille avec cette équivoque malédiction : "Tu seras femme." Elle espère racheter son infériorité en faisant de celle qu'elle regarde comme son double une créature supérieure ; et elle tend aussi à lui infliger la tare qu'elle a souffert. Parfois, elle cherche à imposer exactement à l'enfant son propre destin : "Ce qui était assez bon pour moi l'est aussi pour toi ; c'est ainsi qu'on m'a élevée, tu partageras mon sort."⁴⁰

En conclusion la rupture de Simone de Beauvoir avec sa mère a été incitée par son éducation. Sa soif d'apprendre et son intelligence l'ont menée à questionner et à critiquer le milieu bourgeois qui avait formé sa mère. Elle a rejeté l'image de femme que sa mère lui présentait et a lutté pour se définir. Elle a trouvé dans sa religion une hypocrisie qui ne servait qu'à réitérer les traditions de l'oppression envers la condition féminine. Beauvoir a beaucoup souffert d'avoir dû renoncer à l'intimité dont elle jouissait avec sa mère et à sa foi en Dieu mais pour se libérer, être authentique au sens existentialiste du mot, il a fallu rejeter tout compromis, toute tentative de réduire son individualité qui aurait satisfait une coutume injuste et aliénante pour sa condition de femme.

⁴⁰ Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, 2 vols. (Paris: Gallimard, 1949) 2: 380.

Chapitre III

Marie Cardinal : Séparation ou annihilation

La lutte pour se séparer et trouver sa propre identité est le thème dominant dans *Les Mots pour le dire*. Ce qui distingue cette lutte de celle de Simone de Beauvoir, de Marguerite Duras et d'Annie Ernaux est qu'elle se passe beaucoup plus tard dans la vie de l'auteur. Le texte de Marie Cardinal décrit sa chute violente à l'âge de trente ans dans une folie dévastatrice et sa psychanalyse subséquente.

Elle se bat contre un monstre intérieur qu'elle appelle "la chose." La chose la paralyse et l'empêche de fonctionner normalement—il lui faut faire des efforts surhumains pour ne pas y céder, pour paraître normale, pour calmer la peur et l'angoisse que la chose déclenche en elle:

La chose qui, à l'intérieur, était faite d'un monstrueux grouillement d'images, de sons, d'odeurs projetés en tous sens par une pulsion dévastatrice rendant tout raisonnement incohérent, toute explication absurde, toute tentative de mise en ordre inutile, se révélait, à l'extérieur, par des secousses intenses et une sueur nauséabonde.⁴¹

C'est au cours de la psychanalyse en creusant dans les recoins de son inconscient que les origines de la chose sont trouvées. Sa lutte devient plus spécifique—elle tente de se libérer de l'emprise destructive de sa mère et en

⁴¹ Marie Cardinal, *Les Mots pour le dire* (Paris: Grasset, 1975) 17.

même temps elle cherche désespérément des preuves d'un amour maternel qu'elle n'a jamais senti.

Luce Irigaray déclare que dans la théorie de l'inconscient une chose a été évitée: "le rapport de la femme à la mère et le rapport des femmes entre elles."⁴² Précisément la protagoniste dans Les Mots pour le dire a découvert qu'il fallait étudier sa relation avec sa mère afin de comprendre ses problèmes psychologiques: "Je commençais à voir se dessiner clairement l'emprise de ma mère. Pour me trouver il fallait que je la trouve, que je la démasque, que je m'enfonce dans les arcanes de ma famille et de ma classe."⁴³

L'emprise de sa mère était de former une petite fille parfaite à ses yeux. Elle l'a endoctrinée alors de son système oppressif d'idéaux bourgeois, de valeurs coloniales et de règles morales catholiques. Ainsi, selon les paroles de Marilyn Yalom, la tâche de la fille était "the process of recreating one's mother as well as oneself, of unwinding that tangled skein of interlocking threads stretching back to the umbilical cord."⁴⁴

Selon Freud le sur-moi est formé d'un pouvoir externe--l'enfant n'est pas né avec des inhibitions internes pour contrôler ses impulsions de plaisir. Le sur-moi, ou la conscience, est formé donc par l'autorité parentale. L'influence des parents est intériorisée et sert à observer, à diriger et à menacer le moi. Mais le sur-moi ne reprend que la rigueur et la sévérité, la fonction punitive et

⁴² Luce Irigaray, Ce Sexe qui n'en est pas un (Paris: Editions de Minuit, 1977) 123.

⁴³ Cardinal, Les Mots 85-86.

⁴⁴ Marilyn Yalom, "They Remember Maman: Attachment and Separation in Leduc, de Beauvoir, Sand and Cardinal," Essays in Literature 8: 1 (Spring 1981): 85.

prohibitive des parents, l'amour et les soins positifs ne sont pas maintenus. La base de ce processus, le premier attachement d'un être à un autre, est très importante. L'installation du sur-moi peut être décrite alors comme une identification avec les parents.

Le moi est constamment en train de se mesurer contre ce sur-moi, de répondre à la perfection qu'il demande, d'essayer de l'égaliser. Cet effort est l'expression de l'admiration de la perfection que l'enfant attribuait à ses parents.

Normalement les parents suivent les ordres de leur sur-moi. A leur tour ils s'identifient à leurs parents en exécutant les mêmes préceptes (rendus plus rigides par le processus d'assimilation) pour élever leurs enfants. Le sur-moi devient le véhicule de transfert de traditions et de valeurs de génération en génération.

La théorie de la psychanalyse utilise la résistance du malade quand on essaie de faire remonter au conscient le contenu refoulé de son subconscient. L'individu n'a aucune connaissance de ce qui se passe dans son subconscient mais cette activité a un effet énorme sur la façon dont on agit dans la vie de tous les jours.

Le ça est la troisième partie de la région mentale. C'est la partie sombre, irrationnelle, primitive et inaccessible de notre caractère qui contraste avec le moi. Son but est de réaliser la satisfaction des besoins instinctuels du principe hédonistique. Il ne connaît aucune logique, alors des pulsions contraires peuvent y co-exister. Le concept de temps n'y existe pas et son écoulement ne change rien dans le processus mental. Les pulsions non-réalisées sont immortelles. On ne peut reconnaître ces pulsions, les placer au passé et donc enlever leur importance et l'énergie dont cette importance les charge qu'en les rendant conscient. Cela explique l'effet dynamique et thérapeutique de la psychanalyse.

Le système du moi est influencé par le monde extérieur mais doit répondre en même temps aux exigences de l'intérieur. Il sert à recevoir les stimulants du monde et à protéger l'intérieur contre eux. Le ça ne survivrait pas si le moi ne fonctionnait pas car il essaierait de satisfaire ses pulsions sans tenir compte du pouvoir du monde externe. Le moi contrôle le ça en remettant à plus tard ses demandes. Il utilise ce qu'il a appris pour juger la situation et remplace le principe hédonistique par le réalisme toujours avec le but d'effectuer les désirs du ça. Le moi représente alors la raison et la logique, le ça représente les passions sauvages incontrôlées.

Le moi doit concilier les demandes divergentes et incompatibles du monde extérieur, du ça et du sur-moi. Il est poussé par la tyrannie du ça mais s'il ne se limite pas par les critères sévères du sur-moi, alors l'individu est puni par des sentiments de culpabilité et d'infériorité. Le moi lutte pour trouver une harmonie entre les trois forces mais quand la pression devient trop forte alors il réagit en générant de l'angoisse.

L'intention de la psychanalyse est de renforcer le moi, le rendre plus indépendant du sur-moi, d'élargir sa perception du monde externe afin de pouvoir s'approprier une plus grande acceptation des désirs du ça.

Il est très clair que pour l'auteur de Les Mots pour le dire son sur-moi dominateur, en raison des entreprises de sa mère, ne permettait à Marie Cardinal la réalisation d'aucun besoin de son ça. L'individualité de l'auteur était enterrée sous ce tas de règles, principes, valeurs qui n'étaient plus, peut-être qui n'ont jamais été, les siens. Elle dit:

Je me suis mise à parler de ma mère et cela ne s'est pas arrêté jusqu'à la fin de l'analyse. Au cours des années je me suis enfoncée en elle comme dans un gouffre noir. Ainsi ai-je fait la connaissance de la femme qu'elle voulait que je sois. J'ai dû, jour

après jour, faire le relevé de son acharnement à fabriquer un être parfait selon elle. J'ai dû mesurer la force de sa volonté à tordre mon corps et ma pensée pour leur faire prendre le chemin qu'elle avait décidé. C'est entre cette femme qu'elle a voulu mettre au monde et moi que la chose s'était installée. Ma mère m'avait dévoyée et ce travail avait été si bien fait, si profond, que je n'en étais pas consciente, je ne m'en rendais plus compte.⁴⁵

La protagoniste doit trouver la jeune femme que sa mère a été. Elle doit la regarder objectivement autrement qu'à travers les yeux idolâtres de son enfance. Elle pensait que sa mère était parfaite et qu'elle savait tout ce qu'il lui fallait pour arriver. Elle la trouvait pieuse et charitable. Elle l'adorait. Néanmoins cet amour pour sa mère était toujours frustré. La fille sentait régulièrement la déception d'une privation d'amour maternel. Ce manque ne servait qu'à générer l'énergie de ses efforts de plaire à sa mère et ainsi de sentir un amour réciproque.

Souvent sa mère était triste et la fille pensait que si elle pouvait la rendre heureuse, sa mère l'aimerait. Le souvenir suivant est un exemple de la déception qu'elle ressent à maintes reprises. Elle se met à chercher un trésor avec toute la détermination et la naïveté d'un enfant. Elle imagine que les jolis cailloux qu'elle trouve sont des diamants, des rubis et des émeraudes:

Devant le petit tas de cailloux que je sortais de ma poche, le souffle court, l'esprit en folie, le cœur jubilant à l'idée de la merveille contenue sûrement là-dedans et qui allait illuminer sa vie, elle disait: "Ne laisse pas traîner ces saletés dans la maison."⁴⁶

⁴⁵ Cardinal, Les Mots 86.

⁴⁶ Cardinal, Les Mots 89.

Toute son enfance est marquée par ce désir de plaire à sa mère. Elle se montre généreuse, honnête et bonne parce qu'elle pense que c'est ce que veut sa mère. Elle va avec elle à la messe tous les matins: "La religion tenait une place très importante dans mon enfance parce qu'elle me servait à toucher ma mère."⁴⁷

Comme Simone de Beauvoir, l'auteur admet qu'elle n'a pas la foi et elle supplie Dieu de lui faire un signe. Elle fait semblant de croire parce que c'est un moyen de rester attachée à sa mère.

La petite fille se sent responsable de la tristesse de sa mère. C'était, à son avis, un manque en elle qui faisait souffrir sa mère et la froideur de celle-ci la persuadait que tout était de sa faute:

Je ne cessais jamais d'espérer qu'un jour je trouverais ce qui la rendrait heureuse, encore plus heureuse et plus belle, ce qui effacerait ce malentendu entre nous, cette impossibilité où j'étais, je ne savais pourquoi, de lui plaire complètement.⁴⁸

Comme la mère de Simone de Beauvoir, la mère dans Les Mots pour le dire se sacrifie pour accomplir ses devoirs maternels. Selon les règles de sa classe elle ne s'est jamais préparée pour une profession. Le centre de son univers était sa fille et elle y a investi trop d'énergie. Nancy Chodorow dénonce la structure sociale comme raison pour les mères de consacrer trop d'elle-même à leurs enfants. Elle dit:

In a society where women do meaningful and productive work, have ongoing adult companionship while they are parenting, and have satisfying emotional relationships with

⁴⁷ Cardinal, Les Mots 99.

⁴⁸ Cardinal, Les Mots 108.

other adults, they are less likely to overinvest in children.⁴⁹

Les aspects sociologiques de la vie de la mère dans ce récit sont précisément opposés à l'idéal donné ici par Chodorow.

A un certain moment pendant son traitement l'auteur arrive à se rapprocher de la femme que sa mère a été. Elle compatit aux conditions de sa vie. Sa réalité était qu'à vingt-huit ans (quand l'auteur est né) elle était belle, charmante, passionnée et intelligente. Elle avait besoin d'être aimée mais elle avait râté sa vie. A cause de son divorce, son église lui interdisait de refaire sa vie avec un autre homme. Elle était bannie d'un bonheur qu'elle n'imaginait possible qu'avec un mari. Elle n'avait que de la rancune pour cet homme qui, avec sa tuberculose, avait causé la mort de sa première-née. Elle est isolée sur sa ferme, aliénée des autres femmes, retenue par son vœu de chasteté à son église et découragée par sa classe à développer son esprit:

Alors, qu'au moins elle fasse de cette fille qu'elle avait mise au monde, cette fille si différente de l'autre, la première, la merveilleuse, celle qui était morte, quelque chose d'exceptionnel. Il fallait que cette enfant, la postulante aux joues roses, puisqu'elle n'avait pas su mourir pour lui plaire, devienne ce qu'elle n'était pas arrivée, elle, à devenir: une sainte, une héroïne, quelqu'un de différent des autres.⁵⁰

Annie Leclerc aussi trouve dangereux que la mère substitue la maternité à d'autres tentatives créatives: "Quand l'enfant devient le plus haut degré d'expression possible pour la mère, sa réalisation ultime, quelle perte de soi

⁴⁹ Nancy Chodorow, The Reproduction of Mothering: Psychoanalysis and the Sociology of Gender (Berkeley: University of California Press, 1978) 212.

⁵⁰ Cardinal, Les Mots 237.

pour la mère, quelle chaîne pour l'enfant."⁵¹

La chaîne qui attache la fille à sa mère la paralyse et l'empêche de se séparer. La pression créée par les forces contradictoires qu'elle sentait en elle—celle de suivre sa mère et celle de se former une individualité—est la source de "la chose" et s'est traduite par des sentiments écrasants de peur, de culpabilité et de honte: "La honte! J'avais peur parce que je voulais plaire à ma mère, je voulais vivre comme elle le désirait, et je sentais pourtant en moi une force épouvantable qui me poussait hors du chemin que je devais suivre."⁵²

Alors d'un côté la mère investissait tout son effort à créer une bonne petite fille comme il faut mais à cause du vide dans sa vie et l'amertume que générerait sa situation et peut-être à cause de la peine d'avoir perdu l'autre petite fille si chère, il ne lui restait aucune tendresse pour celle-ci.

Cette privation d'amour maternel se change en haine quand la fille apprend de la bouche de sa mère, que pendant sa grossesse elle avait tout fait pour avorter le fœtus. Elle se trouvait enceinte en plein divorce—ce fœtus représentait un manque de moralité—elle l'avait conçu avec un homme qu'elle n'aimait plus. Dans la logique tordue de la mère désespérée, être enceinte était immoral, ainsi il fallait exécuter ce fœtus. Elle ne pouvait pas se faire avorter parce que cela était considéré un péché par l'église et un crime par l'état. Alors elle a essayé de le tuer elle-même. Elle explique à sa fille tous les moyens qu'elle a tentés pour la supprimer. Inconscience ou cruauté, la mère ici dissocie le fœtus de la fille. Elle pensait avertir sa fille des dangers des hommes:

⁵¹ Annie Leclerc, Maternité en mouvement (Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble, 1986) 129.

⁵² Cardinal, Les Mots 163.

Ce qu'on peut endurer pour une bêtise de quelques secondes! Ecoute-moi bien: quand un enfant est accroché on ne peut rien faire pour le décrocher. Et un enfant ça s'attrape en quelques secondes. Tu me comprends? Tu comprends pourquoi je veux te faire profiter de mon expérience? Tu comprends pourquoi je veux te prévenir? Tu comprends pourquoi je veux que tu saches et que tu te méfies des hommes?⁵³

De tout ce discours la fille n'a retenu qu'une seule chose: que sa mère ne l'avait jamais voulue, que toutes ses tentatives de gagner son amour ont été en vain. Dans les mots de sa mère elle n'entend que haine, violence, vulgarité, hypocrisie et désir mortifère. Elle en est traumatisée:

...les mots qu'elle laissait tomber sur moi comme autant de lames estropiantes. Là, dans la rue, en quelques phrases, elle a crevé mes yeux, elle a percé mes tympans, elle a arraché mon scalp, elle a coupé mes mains, elle a cassé mes genoux, elle a torturé mon ventre, elle a mutilé mon sexe.⁵⁴

Elle a vérifié cette cruauté sadique qui est devenue un avilissement de soi. Même cet aveu d'avortement raté n'a pas réussi à lui inspirer une séparation avec sa mère:

Je prenais conscience qu'à trente ans passés j'avais toujours aussi peur de déplaire à ma mère. Je me rendais compte en même temps que le coup formidable qu'elle m'avait asséné en me racontant l'avortement raté m'avait laissé un profond dégoût de moi: je ne pouvais pas être aimée, je ne pouvais

⁵³ Cardinal, Les Mots 165-66.

⁵⁴ Cardinal, Les Mots 164.

pas plaire, je ne pouvais qu'être rejetée. Ainsi, je vivais tous les départs, tous les contretemps, toutes les séparations comme des abandons.⁵⁵

Ce n'est qu'au cours de sa psychanalyse quand elle a plus de trente ans qu'elle arrive finalement à se séparer. Les principes de sa mère étaient gravés si profondément dans son esprit qu'elle n'avait jamais pu suivre son propre chemin sans éprouver de la honte, de l'angoisse et un indélébile mépris de soi:

Quand j'ai été en âge de juger les principes de ma mère (qui étaient ceux de ma classe) et de les trouver mauvais, stupides et hypocrites pour la plupart, c'était déjà trop tard, le lavage de cervelle avait été complètement effectué, les graines étaient très profondément enterrées, incapables de parvenir à la surface.⁵⁶

C'est en parlant de cet endoctrinement refoulé que sa guérison commence. Petit à petit elle retrouve l'existence de la jeune fille qu'elle avait été. Elle redécouvre que cette petite fille savait que sa mère n'était pas parfaite, qu'en effet elle avait vu la folie en elle, qu'elle n'avait pas toujours été obéissante et soumise, qu'elle avait eu une volonté à elle. Il fallait libérer cette fille des confins de la résignation:

Que peut faire une enfant, même autoritaire, face à une adulte impérieuse, séduisante, secrètement folle, et qui, en plus, était sa mère? Dissimuler le plus possible ses plumes de faucon, se transformer en colombe, pour préserver sa vraie nature. J'avais joué le jeu si tôt et si longtemps que j'avais fini

⁵⁵ Cardinal, Les Mots 175.

⁵⁶ Cardinal, Les Mots 175.

par oublier mon goût de la chasse, de la conquête, de la liberté.
Je croyais être une soumise et j'étais une révoltée. Je l'étais de
naissance. J'existais!⁵⁷

En se retrouvant elle efface la haine et le dégoût qu'elle avait tournés
contre elle-même et découvre la source de cette abomination: sa mère.

Deux ou trois ans au cours desquels j'ai commencé à
prendre conscience que je venais au monde. Deux ou trois
ans au cours desquels j'ai exprimé, dans l'impasse, ma haine
sourde pour ma mère, sentiment que j'avais jusque-là tenu
caché comme une tare.⁵⁸

En devenant plus forte elle peut regarder clairement sa mère. Ce qu'elle
trouve est une femme fragile, faible, innocente, ignorante et pitoyable. Elle
s'était toujours présentée comme victime. Quand elle mettait sa fille en garde
contre la maladie de son père "ne t'approche pas," quand elle la prévenait contre
les horreurs d'être "prise" par une grossesse, quand elle pleurait mais n'agissait
pas pour se sortir de sa condition—elle lui montrait que la femme n'a aucun
contrôle sur sa vie. Elle a ainsi associé l'univers masculin avec le danger et le
désastre mais simultanément elle lui a appris que son seul rôle était de:

donner des garçons pour faire marcher les guerres et les
gouvernements et des filles pour faire, à leur tour, des garçons
aux garçons. C'est ça avoir un vagin. C'est ça être une femme:
servir un homme et aimer des enfants jusqu'à la vieillesse.⁵⁹

⁵⁷ Cardinal, Les Mots 236.

⁵⁸ Cardinal, Les Mots 319.

⁵⁹ Cardinal, Les Mots 310-11.

Qu'est-ce qui la gardait dans sa soumission? La peur. Et cette peur a été transférée de la mère à la fille: "Cette peur qui me paralysait, qui paralysait ma mère...ce n'était pas la peur du phallus,...c'était la peur du pouvoir de l'homme. Suffisait de le partager ce pouvoir pour que la peur s'éloigne."⁶⁰

C'est cette peur qui est à la source de la chose. Elle doit l'exprimer pour l'anéantir.

Au lieu de donner des forces à sa fille, la mère l'a affaiblie. Elle lui a appris sa victimisation, sa peur, son incapacité et sa soumission parce que c'est tout ce qu'elle savait. L'héritage de la mère à sa fille était une continuation de sa propre condition de femme—les chaînes de la religion, les valeurs bourgeoises et les traditions. La chose s'est plantée entre ce que la mère voulait créer et la volonté ineffaçable de la fille. Elle ne pouvait pas accepter l'endoctrinement de sa mère parce que ces valeurs n'avaient pas de sens. Elle voyait son résultat dans la personne malheureuse et emprisonnée de sa mère. Elle devait refuser ce lot pour elle-même. C'est le cas d'une séparation si nécessaire mais paralysée par la peur. Une séparation qui, n'aurait-elle pas eu lieu, aurait annihilé la fille.

⁶⁰ Cardinal, Les Mots 315.

Chapitre IV

Marguerite Duras : En lutte contre la fureur et la folie

Pour Marguerite Duras, il est clair qu'une séparation de sa mère était essentielle à sa survie. L'enfance de Duras est marquée par une relation tumultueuse, malsaine et dévastatrice avec sa mère et a influencé plus que toute autre chose sa créativité et son oeuvre:

L'enfance devient ainsi pierre angulaire de l'oeuvre. Un autre moment de sa vie inspire-t-il ses romans? Non. Rien en dehors de mon enfance, tout ce que j'ai vécu après ne sert à rien. Ce n'est pas parce qu'on se déplace qu'on est coupé de son enfance[...] ⁶¹

Son identité vient de sa famille et l'histoire qu'ils ont vécue ensemble. Dans L'Amant elle dit:

Je suis encore dans cette famille, c'est là que j'habite à l'exclusion de tout autre lieu. C'est dans son aridité, sa terrible dureté, sa malfaisance que je suis le plus profondément assurée de moi-même, au plus profond de ma certitude essentielle, à savoir que plus tard j'écirai. C'est un lieu irrespirable, il côtoie la mort, un lieu de violence, de douleur, de désespoir, de déshonneur. ⁶²

Sa mère, Marie Legrand, était originaire du Pas-de-Calais, issue d'une famille pauvre d'agriculteurs. Elle a reçu une formation d'institutrice et a été séduite par le mirage colonial qui promettait opportunité et richesse. Son

⁶¹ Christiane Blot-Labarrère, Marguerite Duras (Paris: Seuil, 1992) 29.

⁶² Marguerite Duras, L'Amant (Paris: Editions de Minuit, 1984) 93.

ambition et son énergie l'ont dirigée vers l'Indochine française en 1905, à l'époque du début de la scolarisation des enfants indigènes. Idéaliste et dévouée, elle s'est sentie proche des jeunes indigènes qui étaient, eux aussi, des agriculteurs. Placée par son emploi au dernier rang de la hiérarchie coloniale, elle s'identifiait plus avec les Vietnamiens et les Annamites qu'avec les colons européens de la classe dirigeante. Elle a épousé Henri Donnadiou, un autre enseignant et ils ont eu trois enfants: Pierre, Paul et Marguerite. Henri est mort en 1918 quand Duras avait quatre ans. C'est alors que commence une vie rivée à la mère, une vie de pauvreté, de malheur, de violence, de folie. Dans une interview avec Bernard Pivot, animateur d' "Apostrophes," en 1984, Duras a avoué: "J'ai eu ce paradis de cette mère qui était tout à la fois: le malheur, l'amour, l'injustice, l'horreur."⁶³

La situation financière s'aggrave quand la mère investit les économies de vingt ans dans un terrain qu'elle trouve incultivable. Elle apprend que les agents cadastraux le lui avaient vendu sachant bien que chaque année les eaux salées de la mer l'inondaient et brûlaient les cultures.

La mère ne renonce pas tout de suite à cultiver sa concession. Pleine d'espoir et d'ambition elle se met à construire des barrages. Les paysans de la région se joignent au projet. Elle les a motivés en parlant avec conviction de son rêve de changer la vie désolante de la plaine. Ce désir d'améliorer sa condition et celle des paysans affamés était un bon exemple pour ses enfants. Dans La Création étouffée Duras remarque:

Ma mère était constamment en alerte à cause de l'argent et

⁶³ Marguerite Duras et Bernard Pivot, Apostrophes 1984.

elle essayait tout le temps, avec un acharnement extraordinaire, d'entreprendre quelque chose qui la sortirait de la misère...c'était pour nous, ses enfants, un même spectacle sans fin: celui de ma mère que rien n'empêchait jamais d'avancer dans l'aventure, seule.⁶⁴

Mais les barrages ne réussissent pas et leur écroulement marque le début d'une vie encore plus difficile pour la famille Donnadiou, une vie dans laquelle se développe une relation tendue et haineuse entre mère et fille. La jeune Duras va être formée en réponse aux contradictions et au désespoir qui se manifestent dans sa vie.

L'existence devient si difficile pour la mère qu'elle est complètement accablée par son désespoir. Elle ne s'occupe plus de ses enfants et néglige leur éducation:

Je n'ai jamais vu des enfants aussi libres que nous, que nous sur les terres du barrage, mon frère et moi. Elle n'avait pas le temps de s'occuper de nous, elle ne pensait plus à ses enfants alors on se sauvait, on restait partis des journées entières...on chassait. Cela fait des enfances très différentes de celles d'ici. On était plus des Vietnamiens, vous voyez, que des Français.⁶⁵

Le malheur de son enfance a eu une influence profonde sur Duras. Il a dominé leur enfance en Indochine parce que la mère n'a pas pu s'en relever. Elle a permis au malheur de prendre le dessus et elle n'a plus pensé au bien-être de ses enfants. Elle a perdu la capacité de voir le bon dans la vie. Dans L'Amant Duras essaie d'expliquer cette enfance à son amant:

⁶⁴ Suzanne Horer et Jeanne Socquet eds. La Création étouffée (Paris: Pierre Horay, 1984) 173.

⁶⁵ Marguerite Duras et Michelle Porte, Les Lieux de Marguerite Duras (Paris: Editions de Minuit, 1977) 60.

Je lui dis que dans mon enfance le malheur de ma mère a occupé le lieu de rêve. Que le rêve c'était ma mère et jamais les arbres de Noël, toujours elle seulement, qu'elle soit la mère écorchée vive de la misère ou qu'elle soit celle dans tous ses états qui parle dans le désert, qu'elle soit celle qui cherche la nourriture ou celle qui interminablement raconte ce qui est arrivé à elle, Marie Legrand de Roubaix, elle parle de son innocence, de ses économies, de son espoir.⁶⁶

Les enfants entendaient sans cesse leur mère crier sa rage. Sans s'en rendre compte ils ont acquis une vision très négative du monde. Ils le voyaient comme corrompu et hostile. Par extension ils ont conçu une mauvaise image aussi d'eux-mêmes. Ils en avaient honte. Ils se détestaient:

Nous sommes ensemble dans une honte de principe d'avoir à vivre la vie. C'est là que nous sommes au plus profond de notre histoire commune, celle d'être tous les trois des enfants de cette personne de bonne foi, notre mère, que la société a assassinée. Nous sommes du côté de cette société qui a réduit ma mère au désespoir. A cause de ce qu'on a fait à notre mère si aimable, si confiante, nous haïssons la vie, nous nous haïssons.⁶⁷

Cette honte est présente aussi chez les enfants dans Un Barrage contre le Pacifique. En parlant d'elle-même, Suzanne dit: "Sa honte se dépassait toujours. Elle se haïssait, haïssait tout, se fuyait, aurait voulu fuir tout, se défaire de tout. C'était elle, elle qui était méprisable des pieds à la tête."⁶⁸

⁶⁶ Duras, L'Amant 58-59.

⁶⁷ Duras, L'Amant 69.

⁶⁸ Marguerite Duras, Un Barrage contre le Pacifique (Paris: Gallimard, 1950) 187.

En raison de la misère dont elle est entourée, la mère n'était pas optimiste au sujet de l'avenir de ses enfants. Elle se voyait la victime d'un système corrompu et vicieux et n'espérait pas mieux pour ses enfants—en particulier pour sa fille. Dans La Création étouffée Duras dit:

...je me souviens que ma mère elle-même trimbalait la conviction profonde que c'était parce qu'elle était une femme qu'elle avait été roulée par l'administration coloniale, le cercle se ferme et tout s'harmonise: ma mère transférait sur sa fille (sa "misère", elle m'appelait) son propre trauma.⁶⁹

Elle lui apprend qu'on ne peut jamais compter sur personne dans la vie. Cette hantise restera toujours avec Duras. Dans L'Amant, elle parle au Chinois en disant:

Aujourd'hui je lui dis que c'est un bien-être cette tristesse, celui d'être enfin tombée dans un malheur que ma mère m'annonce depuis toujours quand elle hurle dans le désert de sa vie. Je lui dis que ma mère crie ce qu'elle croit comme les envoyés de Dieu. Elle crie qu'il ne faut rien attendre, jamais, ni d'un quelconque Etat, ni d'un quelconque Dieu.⁷⁰

Le fait que la mère a échoué dans ses tentatives à gagner sa vie sur le terrain masculin, c'est à dire le monde des affaires, la convainc que la femme ferait mieux de garder son rôle traditionnel. Cela devient évident par sa réaction quand elle apprend que sa fille a eu des rapports avec le Chinois: "Sa fille court

⁶⁹ Horer et Socquet, La Création étouffée 174.

⁷⁰ Duras, L'Amant 57.

le plus grand danger, celui de ne jamais se marier, de ne jamais s'établir dans la société, d'être démunie devant celle-ci, perdue, solitaire."⁷¹

Dans Un Barrage contre le Pacifique, par contre la mère encourage la fille à exploiter sa situation avec Monsieur Jo. Suzanne cherche à plaire à sa mère en lui ramenant le gros diamant que Monsieur Jo lui a donné. Le message est le même: "pour t'en sortir de là où tu es, il te faut un homme." En plus, le seul moyen d'attraper cet homme est en se faisant désirer par lui. Au lieu de lui parler de l'amour et de la tendresse possible entre un homme et une femme, cette mère apprend à sa fille comment duper les hommes afin d'en tirer le plus grand avantage. La mère donne les conseils suivants à Suzanne:

Il fallait être habile, revoir M. Jo sans lui faire soupçonner qu'on l'avait recherché, et reprendre avec lui les relations anciennes. Prendre son temps. Les renouer, ces relations, à s'y tromper et jusqu'à provoquer de nouveau en lui un désir rémunérateur. L'essentiel, c'était de l'affoler, d'obscurcir sa raison au point qu'il en revienne, de nouveau désespéré, à lui abandonner les deux autres diamants ou même un seul.⁷²

Adolescente, la fille dans L'Amant se met à s'habiller d'une façon suggestive. La mère, au lieu de l'empêcher, se montre complice par son silence et y voit des possibilités de gagner de l'argent. La vue de la mère est si étroitement rivée sur sa misère qu'elle cherche même à travers sa fille les moyens de s'en sortir:

...il faudra bien que l'argent arrive dans la maison, d'une façon ou d'une autre il le faudra. Autour d'elle c'est les déserts,

⁷¹ Duras, L'Amant 73.

⁷² Duras, Un Barrage contre le Pacifique 179-80.

les fils c'est les déserts, ils feront rien, les terres salées aussi, l'argent restera perdu, c'est bien fini. Reste cette petite-là qui grandit et qui, elle, saura peut-être un jour comment on fait venir l'argent dans cette maison. C'est pour cette raison, elle ne le sait pas, que la mère permet à son enfant de sortir dans cette tenue d'enfant prostituée. Et c'est pour cela aussi que l'enfant sait bien y faire déjà, pour détourner l'attention qu'on lui porte à elle vers celle que, elle, elle porte à l'argent. Cela fait sourire la mère.⁷³

Ainsi sa mère lui a volé sa dignité et son respect de soi.

Le manque de valeur que cette mère accordait aux filles se manifeste aussi dans la préférence qu'elle montre pour ses fils, en particulier le fils aîné. Dans La Création étouffée Duras dit:

Ma mère avait pour ses fils une préférence évidente, jamais dissimulée. Des psychiatres m'ont dit que cette préférence avait dans ma vie décidé de tout, de mes études et du reste. [...] et que mes examens aussi bien que mes livres, c'est à elle que je les portais, que je les amenais afin d'être admise aussi dans sa royauté.⁷⁴

Ce frère aîné est l'image d'un patriarche autoritaire qui, bien qu'il soit sans aucune puissance dans le monde, domine d'une manière destructive la famille. Cette préférence est d'autant plus pénible pour Duras parce que ce frère devient un voyou, un voleur, un alcoolique et un drogué. Beaucoup plus tard ce frère vivra avec la mère mais perdra aux jeux une propriété que le père leur avait laissée. Sa mère ne parle jamais des défauts de ce vaurien:

Elle en disait de petites banalités, toujours les mêmes. Que s'il avait voulu ç'aurait été lui le plus intelligent des trois. Le

⁷³ Duras, L'Amant 33.

⁷⁴ Horer et Socquet, La Création étouffée 174.

plus "artiste". Le plus fin. Et aussi celui qui avait le plus aimé sa mère, Lui qui, en définitive, l'avait le mieux comprise. Je ne savais pas, disait-elle, qu'on pouvait attendre ça d'un garçon, une telle intuition, une tendresse si profonde.⁷⁵

En apprenant que Duras veut devenir écrivaine la mère ne l'encourage pas. Elle ne veut pas accepter que sa fille réussisse au lieu de ses fils.

N'ayant pas été le troisième garçon attendu, Duras sentira toujours cette exclusion. C'est en écrivant qu'elle cherche à être acceptée par sa mère mais celle-ci ne comprend pas les messages des romans de sa fille. Au lieu de voir Un Barrage contre le Pacifique comme un hommage au courage de la mère, elle le voit comme une accusation de sa défaite:

[Elle] n'acceptera pas l'image d'elle-même que lui renvoie le regard de sa fille. Elle n'y lira pas l'admiration pour sa tragédie personnelle, ni l'amour de ses enfants: Pour elle...je la dénonçais! Qu'elle n'ait pas compris cela reste une des tristesses de ma vie.⁷⁶

Après avoir lu Des Journées entières dans les arbres, elle rejette sa fille en disant qu'elle avait inventé une mère et un fils qui ne leur ressemblaient pas du tout. En rejetant l'image que sa fille peint d'elle, elle nie les sentiments de sa fille et l'éloigne encore plus.

Tant que sa famille vivait, Duras projetait des facettes différentes et isolées de la personnalité de sa mère dans les héroïnes de ses romans. Elle attend la mort de sa mère pour écrire L'Amant, où finalement elle va raconter son enfance d'une manière franche et absolue:

⁷⁵ Duras, L'Amant 98.

⁷⁶ Blot-Labarrère, Duras 57.

Dans les histoires de mes livres qui se rapportent à mon enfance, je ne sais plus tout à coup ce que j'ai évité de dire, ce que j'ai dit, je crois avoir dit l'amour que l'on portait à notre mère mais je ne sais pas si j'ai dit la haine qu'on lui portait aussi et l'amour qu'on se portait les uns aux autres, et la haine aussi, terrible, dans cette histoire commune de ruine et de mort qui était celle de cette famille dans tous les cas, dans celui de l'amour comme dans celui de la haine et qui échappe encore à tout mon entendement, qui m'est encore inaccessible, cachée au plus profond de ma chair, aveugle comme un nouveau-né du premier jour.⁷⁷

La haine et la honte que Duras éprouvait pour sa mère deviennent apparentes dans L'Amant. Ecrit en 1984, le roman décrit en même temps le rapport clandestin, interdit et initiateur que l'auteur entretient avec un amant chinois et la relation orageuse et néfaste qu'elle vit avec sa mère. Comme dans Un Barrage contre le Pacifique, la narration traite l'adolescence de Duras en Indochine, les rêves détruits de sa mère et l'amant riche qui offre à la famille l'espoir de s'échapper de leur condition.

La figure principale de ce récit devient la mère et il y a une absence marquée d'autres influences féminines. L'image de la mère est représentée comme distante, violente, déséquilibrée et hystérique.

Cette famille aurait pu survivre indemne de la misère qu'elle avait subie si les membres s'étaient soutenus moralement. Les enfants étaient unis par la mère, pour qui ils ressentaient tant d'amour et de peine, mais il existait un manque prononcé de communication. A part les cris de rage de la mère, personne ne parlait ouvertement de ce qui leur arrivait:

⁷⁷ Duras, L'Amant 34.

Jamais bonjour, bonsoir, bonne année. Jamais merci.
Jamais parler. Jamais besoin de parler. Tout reste muet, loin.
C'est une famille en pierre, pétrifiée dans une épaisseur sans
accès aucun. Chaque jour nous essayons de nous tuer, de tuer.
Non seulement on ne se parle pas mais on ne se regarde pas.⁷⁸

De là, peut-être, est né le besoin ardent de Duras d'écrire et de raconter:

C'est pourquoi, taraudant son ombre interne, elle écrivait
des films, filmaient des livres, enchevêtrait tous les genres,
qu'elle déclinait autrement, à sa manière, dans une frénésie qui
fera d'elle une "condamnée à écrire".⁷⁹

Lorsque le silence ne peut plus être maintenu la tension explose en une
violence incontrôlable. Chez Duras, la violence est utilisée comme la seule
manière possible d'exprimer une passion ou un désir. Là où les paroles
manquent, la violence physique communique l'émotion.

Dans Un Barrage contre le Pacifique, la mère n'a aucun contrôle sur sa vie
malgré de nombreuses tentatives pour changer les choses. Sa lutte inégale contre
les colons qui l'exploitent l'épuise et la rend violente envers ses enfants:

Ç'avait éclaté lorsque Suzanne était sortie de table. La mère
s'était enfin levée. Elle s'était jetée sur elle et elle l'avait
frappée avec les poings de tout ce qui lui restait de force. De
toute la force de son droit, de toute celle, égale, de son doute.
En la battant, elle avait parlé des barrages, de la banque, de sa
maladie, de la toiture, des leçons de piano, du cadastre, de sa
vieillesse, de sa fatigue, de sa mort.⁸⁰

⁷⁸ Duras, L'Amant 69.

⁷⁹ Alain Virconcelet, Pour Duras (Paris: Calmann-Lévy, 1995) 46.

⁸⁰ Duras, Un Barrage contre le Pacifique 136.

Le lien entre la répression et la violence est décrit ainsi par Janine Ricouart dans Écriture féminine et violence:

La répression que subit la femme dans la société, à cause de son statut inférieur, en fait un être marginal. Sa colère, face aux limitations qui lui sont imposées, est souvent réprimée, puis retournée contre elle-même, et ensuite dirigée contre ses enfants. Cependant, pour que les individus atteignent l'autonomie et l'indépendance, ce qui est tu ou réprimé doit devenir partie du discours social et de la réalité sociale. [...]les femmes doivent analyser, d'une part, le discours patriarcal et, d'autre part, leur propre discours, afin de découvrir leur pouvoir dans l'autonomie et non dans la violence que provoque la répression.⁸¹

Ces longs silences suivis par des crises de violence toujours initiées par la mère montrent son déséquilibre et son instabilité. Selon R.D. Laing, dans The Politics of Experience, la psychose représente, de la part de l'être humain, une réponse compréhensible et même saine à une société destructrice. La mère de Duras échappait périodiquement à sa triste situation en se retirant de la réalité:

A ses traits tirés, à un certain désordre de sa tenue, à la somnolence de son regard, je sais qu'il fait chaud, qu'elle est exténuée, qu'elle s'ennuie. Mais c'est à la façon dont nous sommes habillés, nous, ses enfants, comme des malheureux, que je retrouve un certain état dans lequel ma mère tombait parfois et dont déjà, à l'âge que nous avons sur la photo, nous connaissions les signes avant-coureurs, cette façon, justement, qu'elle avait, tout à coup, de ne plus pouvoir nous laver, de ne plus nous habiller, et parfois même de ne plus nous nourrir. Ce grand découragement à vivre, ma mère le traversait chaque jour. Parfois il durait, parfois il disparaissait avec la nuit.⁸²

⁸¹ Janine Ricouart, Écriture féminine et violence (Birmingham, Alabama: Summa Publications, 1991) 99.

⁸² Duras, L'Amant 21-22.

Bien sûr les enfants ne comprenaient pas ce qu'ils appelaient "les états" de leur mère. Ce n'est que beaucoup plus tard à la mort de sa mère que Duras arrive à comprendre que son enfance dans cette famille a été illogique et désordonnée parce que sa mère avait perdu la raison. La colère et l'indignation l'avaient détruite et elle, à son tour, a détruit ses enfants:

C'est là, dans la dernière maison, celle de la Loire, quand elle en aura terminé avec son va-et-vient incessant, à la fin des choses de cette famille, c'est là que je vois clairement la folie pour la première fois. Je vois que ma mère est clairement folle. Je vois que Dô et mon frère ont toujours eu accès à cette folie. Que moi, non, je ne l'avais jamais encore vue. Que je n'avais jamais vu ma mère dans le cas d'être folle. Elle l'était. De naissance. Dans le sang.⁸³

Comme les autres filles vues jusqu'ici, Duras va lutter pour se séparer de cette mère destructrice afin de trouver sa propre voie. Dans Un Barrage contre le Pacifique, Suzanne aussi se rend compte qu'une rupture avec sa mère est désirable et même essentielle au développement de sa vie personnelle:

Et c'était là la chose importante: il fallait avant tout se libérer de la mère qui ne pouvait pas comprendre que dans la vie, on pouvait gagner sa liberté, sa dignité, avec des armes différentes de celles qu'elle avait crues bonnes. [...] Elle avait eu tellement de malheurs que c'en était devenu un monstre au charme puissant et que ses enfants risquaient, pour la consoler de ses malheurs, de ne plus jamais la quitter, de se plier à ses volontés, de se laisser dévorer à leur tour par elle.⁸⁴

⁸³ Duras, L'Amant 40.

⁸⁴ Duras, Un Barrage contre le Pacifique 183-84.

La liaison de Duras avec le Chinois dans L'Amant est aussi bien une rébellion contre sa mère qu'une initiation aux rapports sexuels: "Je me demande comment j'ai eu la force d'aller à l'encontre de l'interdit posé par ma mère."⁸⁵

Pour se prouver qu'elle ne deviendra pas sa mère, elle va s'opposer à elle en découvrant le plaisir d'être avec un homme. Une différence fondamentale entre la mère et la fille est que "La mère n'a pas connu la jouissance,"⁸⁶ et que: "J'avais à quinze ans le visage de la jouissance et je ne connaissais pas la jouissance. Ce visage se voyait très fort. Même ma mère devait le voir."⁸⁷

La façon dont elle s'habille est un signe de révolte aussi. La robe déformée de sa mère qu'elle refait à sa taille est une métaphore puissante d'une fille qui s'affirme sans rompre complètement. Le chapeau montre une individualité chez la fille, un désir d'être différente:

...sous le chapeau d'homme, la minceur ingrate de la forme, ce défaut de l'enfance, est devenue autre chose. Elle a cessé d'être une donnée brutale, fatale, de la nature. Elle est devenue, tout à l'opposé, un choix contrariant de celle-ci, un choix de l'esprit.⁸⁸

Comme chez les autres filles vues jusqu'ici, la séparation est lente et la coupure n'est pas nette. Duras vacille entre le détachement: "Je lui dis que de ma mère une fois je me séparerai, que même pour ma mère une fois je n'aurai

⁸⁵ Duras, L'Amant 51.

⁸⁶ Duras, L'Amant 50.

⁸⁷ Duras, L'Amant 15.

⁸⁸ Duras, L'Amant 20.

plus d'amour."⁸⁹ Elle ajoute: "Je dis que je ne pourrais pas encore quitter ma mère sans en mourir de peine."⁹⁰

Même une fois adulte elle n'est pas prête à abandonner les liens pénibles: "Tard dans ma vie je suis encore dans la peur de voir s'aggraver un état de ma mère--je n'appelle pas encore cet état--ce qui la mettrait dans le cas d'être séparée de ses enfants."⁹¹

Elle fait preuve d'un phénomène que nous avons déjà vu jusqu'ici: la matrophobie. L'existence d'une identification avec sa mère l'amène à craindre qu'elle se transformera en elle: "...je passerai à mon tour dans un état bien pire que celui de la mort, l'état de la folie."⁹²

Dans L'Amant, comme dans Un Barrage contre le Pacifique, Duras désire communiquer l'effet que la fureur et la folie de sa mère ont eu sur elle. Les contradictions et le désespoir annihilant de sa mère l'ont formée:

Si l'on veut écrire, c'est dans le désespoir. Si l'on oublie ses contradictions majeures, si l'on n'est pas constamment dans ces contradictions-là, on ne sera jamais écrivain. On sera un raconteur d'histoires. S'il n'y a pas ça, il n'y a rien.⁹³

Sa mère a choisi de se complaire dans la misère de la situation indochinoise sur laquelle elle n'avait aucune autorité. Elle n'arrivait plus à voir

⁸⁹ Duras, L'Amant 58.

⁹⁰ Duras, L'Amant 52.

⁹¹ Duras, L'Amant 104.

⁹² Duras, L'Amant 104.

⁹³ Virconcelet, Pour Duras 7.

le bon dans la vie et elle a empoisonné sa famille de son pessimisme: "J'ai eu cette chance d'avoir une mère désespérée d'un désespoir si pur que même le bonheur de la vie, si vif soit-il, quelquefois, n'arrivait pas à l'en distraire tout à fait."⁹⁴

Duras s'en est-elle sortie? "Très vite dans ma vie il a été trop tard" avoue-t-elle. Elle n'a jamais pu se défaire totalement de l'ombre noire et morbide créée par la mère et qui plane et hante une bonne partie de l'oeuvre de la romancière.

⁹⁴ Duras, *L'Amant* 22.

Chapitre V

Annie Ernaux : Réussite par le sacrifice maternel

Les protagonistes dans Les Armoires vides d'Annie Ernaux sont principalement une fille, Denise, et ses parents, les Lesur qui tiennent un petit café-épicerie dans un quartier populaire. Les parents, dont la mère tient le rôle dominant, voient les études comme le moyen pour Denise de s'améliorer et de sortir de leur classe ouvrière. Alors comme les mères chez les autres écrivaines étudiées, Madame Lesur a une idée précise de ce qu'elle veut que sa fille devienne et utilise son rôle de mère pour l'influencer. La grande différence entre Madame Lesur et les autres mères jusqu'alors mentionnées est qu'elle envisage un destin autre pour sa fille. Elle ne veut pas qu'elle se limite aux rôles traditionnellement féminins. Annie Ernaux est la plus jeune des quatre écrivaines étudiées ici (elle a écrit ce roman en 1974) et c'est peut-être une des raisons pour laquelle la relation entre la mère et sa fille qu'elle décrit est différente des autres. C'est aussi la seule des quatre écrivaines qui a ses racines dans la classe ouvrière.

Denise Lesur, comme les autres filles, va se séparer de sa mère mais pas parce que l'avenir que sa mère lui présente est inacceptable. Sa séparation sera le résultat de son éducation à l'école privée où tous ses camarades viennent de bonnes familles et où ses professeurs critiquent le mode de vie des classes ouvrières comme la sienne.

Il faut préciser ici que Madame Lesur n'est pas une mère typique de la classe ouvrière. En effet, Walkerdine et Lucey, dans leur oeuvre: Democracy in the Kitchen: Regulating Mothers and Socialising Daughters, ont remarqué que les mères de la classe ouvrière ont tendance à limiter les choix de leurs filles.

Elles insistent davantage sur une indépendance physique et pratique tandis que les mères des classes moyennes poussent leur fille vers une indépendance intellectuelle. La mère ouvrière accepte moins la dépendance et l'incapacité de sa fille souvent parce qu'elle a besoin de celle-ci pour l'aider avec les petits frères et soeurs. Ainsi c'est le cas de Josyane, l'héroïne des Petits Enfants du siècle de Christiane Rochefort. Josyane est exploitée par sa mère qui a besoin d'elle à la maison. Elle l'empêche de continuer ses études. Elle ne la prépare pour aucune profession sauf être femme au foyer et mère de famille. Elle lui vole son indépendance et la chance d'améliorer son sort. Personne ne lui a jamais parlé de métiers. Elle aurait pu se préparer pour un métier parce qu'elle réussit à l'école mais elle a une vue très pessimiste du monde du travail: "Les gens faisaient le boulot qu'ils avaient réussi à se dégouter, et de toute façon tous les métiers consistaient à aller le matin dans un truc et y rester jusqu'au soir."⁹⁵

Selon Walkerdine et Lucey, les deux mères veulent préparer leurs filles pour le monde tel qu'elles le voient. La mère ouvrière donc veut préparer sa fille pour les rigueurs physiques du travail tandis que la mère bourgeoise voit le travail intellectuel comme le moyen de s'élever dans la vie.

Cette théorie généraliste ne s'accorde pas avec l'attitude de Madame Lesur qui ne prépare pas sa fille pour une vie de travail manuel comme la sienne. Madame Lesur transgresse les règles d'éducation traditionnelle et adopte les critères de la classe bourgeoise. Comme Françoise de Beauvoir, elle n'attend aucune aide de sa fille pour les tâches ménagères et veut qu'elle consacre toute son énergie à ses études. D'ailleurs Denise Lesur (alias Annie Ernaux), comme

⁹⁵ Christiane Rochefort, Les Petits Enfants du siècle (Paris: Grasset, 1961) 96.

Simone de Beauvoir, excellent à l'école. Elle est toujours première—c'est sa façon de se montrer supérieure parmi ses camarades bourgeoises:

Je commence à être fière de mes dix sur dix répétés. En même temps, je commençais à jeter un oeil le soir sur les leçons, pour garder ma supériorité. C'est comme ça que j'ai commencé à vouloir réussir, contre les filles, toutes les autres filles...Ma revanche, elle était là, dans les exercices de grammaire, de vocabulaire...Pour conserver ma supériorité, ma vengeance, je pénétrais de plus en plus dans le jeu léger de l'école.⁹⁶

Graduellement, Denise prend conscience de la grande différence entre sa vie à l'école et sa vie chez elle. Elle se sent perdue entre ces deux mondes. Au début, elle arrive à fonctionner normalement dans les deux mais le fait qu'elle ne ressemble pas aux autres lui cause de la peine:

Je me vois et je ne ressemble pas aux autres...Je ne veux pas le croire, pourquoi je ne serais pas comme elles, une pierre dure dans l'estomac, les larmes piquent. Ce n'est plus comme avant. Ça, l'humiliation. A l'école, je l'ai apprise, je l'ai sentie.⁹⁷

Une fois qu'elle apprend les règles du jeu elle réussit dans ce nouveau monde. Elle ne se fait plus remarquer par les "erreurs" de sa classe et garde secret la réalité de sa vie à l'épicerie-café:

Je ne trouve plus l'école tellement mystérieuse et je ne me sens pas touchée spécialement par la grâce. C'était la bonne période, entre huit et douze ans, j'oscillais entre deux mondes, je les traversais sans y penser. Il suffisait de ne pas se tromper, les gros mots, les expressions sonores ne devaient pas sortir de

⁹⁶ Annie Ernaux, Les Armoires vides (Paris: Gallimard, 1974) 70-72.

⁹⁷ Ernaux, Les Armoires 59.

chez moi. A l'école, je devais faire comme si c'était vrai et important ce qu'on apprenait, rire quand la maîtresse racontait des amusettes...s'exclamer d'horreur devant les bêtises d'une fille, alors que je m'en fichais bien. Ne pas être différente. Un bel équilibre pendant quelques années.⁹⁸

Ses bonnes notes et sa place de première font que les maîtresses et les camarades l'acceptent. Elle découvre des aspects différents de la vie en famille dans les livres. Le langage, les personnages et les situations lui ouvrent la porte d'un monde différent du sien. La mère est toujours présentée comme une jolie maîtresse de maison qui appelle ses enfants "mes chéris" avec une infinie douceur et tendresse. Denise n'y retrouve aucune représentation de sa propre mère. Le vocabulaire qu'utilisent ses personnages fictifs la fascine. En se les appropriant, elle s'appropriait le milieu dont parlaient les livres. Elle s'invente un monde "plus beau, plus pur et plus riche" que le sien.

Et puis vers l'âge de l'adolescence le moment est venu où il fallait choisir entre ses deux mondes. Les différences sont devenues un gouffre infranchissable. Afin de se définir et de trouver sa propre identité, il a fallu qu'elle choisisse ou la vie de ses parents ou celle que l'école et les livres lui présentaient:

Il n'y a peut-être jamais eu d'équilibre entre mes mondes. Il a bien fallu en choisir un, comme point de repère, on est obligé. Si j'avais choisi celui de mes parents, de la famille Lesur, encore pire, la moitié carburait au picrate, je n'aurais pas voulu réussir à l'école, ça ne m'aurait rien fait de vendre des patates derrière le comptoir, je n'aurais pas été à la fac. Il fallait bien haïr toute la boutique, le troquet, la clientèle de minables à l'ardoise.⁹⁹

⁹⁸ Ernaux, Les Armoires 72-73.

⁹⁹ Ernaux, Les Armoires 82.

Ce choix et le rejet de son milieu et surtout de sa mère deviennent le thème dominant des Armoires vides et la base de sa séparation.

Selon la formule habituelle, le développement de la sexualité de la fille est une source principale de conflit et de tension. L'écrivaine sent que sa mère est dégoûtée par les changements qu'elle voit dans le corps de sa fille. Elle parle de "la trouille" de sa mère—cette peur transférée de mère en fille comme chez Marie Cardinal—peur du pouvoir des hommes et des risques qu'ont les rapports avec eux. Mais typiquement chez les adolescents les restrictions et les interdictions des parents ne servent qu'à rendre plus fort leur désir pour l'indépendance et l'expérimentation. Pour Madame Lesur et Denise ce conflit très personnel est marqué par l'ambition de la mère pour sa fille. Elle a essayé de freiner la sexualité de sa fille dans la crainte que des attachements prématurés pourraient la distraire de ses réussites scolaires et le pire—une grossesse mettrait fin à sa préparation d'une profession.

Quand la mère apprend que sa fille a eu l'audace d'aller se promener seule avec un garçon, elle enrage. La plus grande partie de sa colère vient du fait que Denise ne se différencie pas des gens du quartier et qu'elle mette en danger cette ascension de classe tant désirée par la mère. Elle veut apprendre à Denise que pour se trouver une place dans la classe supérieure il faudra se distinguer non seulement par ses notes mais aussi par son comportement et sa moralité.

Se conduire comme les filles du quartier qui fréquentent à quinze ans! Toi qu'es à l'école libre, qu'étudies! Ça se croit mieux que tout le monde mais à ton âge j'avais de la conduite! Pourtant j'étais qu'une ouvrière!¹⁰⁰

¹⁰⁰ Ernaux, Les Armoires 146.

Et puis, comme les autres filles de romans que cette thèse présente, Denise sent que la fille que sa mère avait voulu former et celle qu'elle est devenue ne coïncident pas: "Ce n'était pas à moi qu'elle parlait, elle parlait à une Denise qu'elle s'était fabriquée..."¹⁰¹

Le rejet de sa mère devient représentatif du rejet de son milieu. Comme dans le cas de Simone de Beauvoir, en progressant dans ses études elle perd sa mère comme compagnon intellectuel. Elle ne peut plus lui parler de ce qu'elle étudie à l'école, elle sent qu'elle l'a dépassée. Elle est contrariée du fait que sa mère ne peut plus la stimuler intellectuellement.

La désillusion touche aussi le modèle de sa mère en tant que femme qui cesse d'être suivi par sa fille. Denise prend comme exemple l'image féminine qu'elle rencontrait dans les livres et qui ressemblait plutôt aux mères de ses camarades petites-bourgeoises. En comparaison, elle trouve sa mère vulgaire et bruyante. L'admiration qu'elle ressentait pour sa mère pendant sa petite enfance est devenue critique. Petite, son sens d'identification était complète: "Rien de son corps ne m'a échappé. Je croyais qu'en grandissant je serais elle."¹⁰²

Cette identification existe encore mais elle est devenue négative et source d'humiliation:

J'avais honte de sa manière brusque de parler et de se comporter, d'autant plus vivement que je sentais combien je lui ressemblais. Je lui faisais grief d'être ce que, en train d'émigrer dans un milieu différent, je cherchais à ne plus paraître.¹⁰³

¹⁰¹ Ernaux, Les Armoires 146.

¹⁰² Annie Ernaux, Une Femme (Paris: Gallimard, 1987) 46.

¹⁰³ Ernaux, Une Femme 46.

Immanquablement, les filles en train de se séparer de leur mère passent par des périodes où elles se haïssent. Denise Lesur n'échappe pas à cette règle. Elle vacille entre une grande tendresse pour ses parents qui sont tellement bons et gentils envers elle et une haine véhémente pour les gens socialement inférieurs dont elle a honte:

Mais ils étaient malgré tout des petits débitants, des cafetiers de quartier, des gagne-petit, des minables. Je ne veux pas le voir, je ne veux pas le penser. Ça suffit d'être une vicieuse, une cachottière, une fille poisseuse et lourde vis-à-vis des copines de classe, légères, libres, pures de leur existence... Fallait encore que je me mette à mépriser mes parents. Tous les péchés, tous les vices. Personne ne pense mal de son père ou de sa mère. Il n'y a que moi.¹⁰⁴

...je pensais à eux qui restaient à travailler, les casiers, les petits comptes, images grises...Je fondais...papa, maman, les seuls qui s'intéressent vraiment à moi, je n'ai qu'eux. Agrandis, souriants, ils ne sont dans ma pensée que gentillesse, oubli d'eux-mêmes, des gens exceptionnels. Ils veulent que je réussisse, ils veulent mon bonheur, ils ont sans doute raison... pourquoi suis-je si ingrate?¹⁰⁵

Les maîtresses lui apprennent qu'il faut aimer ses parents mais en même temps elles montrent de l'horreur pour les gens vulgaires. Ainsi Denise a du mal à concilier son milieu humble, classe sociale méprisée, avec une présentation idéalisée des valeurs bourgeoises auxquelles elle aspire. Elle ne se sent bien nulle part. Elle s'isole dans les devoirs, et la communication avec ses parents est

¹⁰⁴ Ernaux, Les Armoires 98-99.

¹⁰⁵ Ernaux, Les Armoires 116.

coupée. Elle n'est pas difficile mais elle ne participe pas à leur vie. Elle s'éloigne de plus en plus. Sa mère ne comprend pas pourquoi elle ne se montre pas plus reconnaissante d'avoir la chance de continuer ses études. Ses parents ne lui demandent pas d'aider à servir les clients, ils lui achètent tout ce qui lui fait envie—surtout les livres:

...des livres...Elle y croyait, elle m'en aurait fait manger, elle les apportait comme le saint sacrement, entre les deux mains, elle s'inquiétait. "Tu l'as pas déjà au moins?" Elle avait l'impression de contribuer à mon avenir, à mon savoir. Elle ne voulait pas que je les salisse, elle disait de les respecter. Sans savoir que ces livres me fermaient davantage à elle, m'éloignaient d'eux et de leur café-épicerie, me montraient leur mocheté.¹⁰⁶

La mère et la fille passent par une séparation provoquée par la différence de classe [très peu d'enfants d'ouvriers accédaient à l'enseignement supérieur] aussi bien que le fossé inévitable créé entre deux générations. L'adolescence de la mère a été très différente. Elle a commencé à travailler à l'usine à douze ans. A cet âge la mère a lutté aussi pour se sortir du milieu où elle est née. Mais alors c'était l'argent qui lui assurait son évasion: "Pour ma mère, se révolter n'avait qu'une seule signification, refuser la pauvreté, et qu'une seule forme, travailler, gagner de l'argent et devenir aussi bien que les autres."¹⁰⁷

Pour la fille, l'intégration à une classe sociale supérieure passe par l'acquisition de la culture—connaissances, langage, comportement et études supérieures.

¹⁰⁶ Ernaux, Les Armoires 116.

¹⁰⁷ Ernaux, Une Femme 65.

Madame Lesur voulait que sa fille ait ce qu'elle n'avait pas eu. Elle était prête à tout sacrifier pour elle. Finalement le plus grand sacrifice était de laisser partir sa fille. L'ironie tragique dans la relation qui se distend inexorablement entre la mère et l'écrivaine est que suivant les désirs les plus chers de sa mère, la fille a accédé à un milieu social supérieur mais, en le faisant, elle est devenue inaccessible à sa mère.

Chapitre VI

La Réconciliation

En théorie le déclin physique et la mort de la mère est une période de réconciliation entre la mère et la fille. C'est la troisième et dernière étape d'identification avec la mère, soit une étape de synthèse qui réconcilie les premiers sentiments positifs avec ceux de la séparation de l'adolescence et les années adultes de la fille. Face à la mort imminente de la mère, la fille peut quelquefois surpasser les différences qui les ont séparées et retrouver l'attachement primitif et simple qui avait lié mère et fille au départ.

La vieillesse de la mère représente souvent un renversement de rôles où celle-ci devient dépendante de la fille. Ironiquement la fille qui a lutté pour se séparer de sa mère se retrouve sous ses contraintes et peut sentir qu'elle perd de nouveau son indépendance.

Dans Une Femme, la mère d'Annie Ernaux va vivre avec l'écrivaine et sa famille après la mort du père. Des problèmes d'adaptation s'imposent presque immédiatement des deux côtés. L'auteur qui, avant l'arrivée de sa mère se sentait coupable de l'imaginer seule dans son milieu ouvrier tandis qu'elle vivait entourée de sa famille dans une grande maison bourgeoise, admet qu'elle nourrit des sentiments négatifs à son égard quand elle la voit arriver: "D'un seul coup je me suis dit avec accablement, "maintenant je vais toujours vivre devant elle."¹⁰⁸

La mère doit également s'adapter à une nouvelle existence: elle ne gagne plus sa vie, elle n'est plus occupée toute la journée à entretenir son commerce et

¹⁰⁸ Annie Ernaux, Une Femme 75-76.

elle n'a plus ses amis et ses connaissances autour d'elle pour la distraire. Mais sa nouvelle façon de vivre avec ses enfants près d'elle est très différente. Elle doit s'habituer à de nouvelles règles, ce qui l'intéresse ou la préoccupe n'a aucune importance pour sa fille et son gendre. Elle ne se sent pas chez elle. Elle se comporte plutôt comme une invitée. Elle se sent humiliée par son manque de culture, sa conversation et ses préoccupations banales. Elle est constamment rappelée à son infériorité sociale qui la préoccupe constamment en particulier vis-à-vis de la famille de son gendre plus aisée.

Mais il faut l'admirer et l'auteur fait remarquer son ressort moral et sa vitalité. Elle aide beaucoup à la maison et elle garde souvent ses deux petits-fils:

Comme autrefois, elle était la mère qui refuse qu'on l'aide, avec la même réprobation de me voir travailler de mes mains, "Laisse ça, tu as mieux à t'occuper" (c'est à dire, apprendre mes leçons quand j'avais dix ans, maintenant préparer mes cours, me conduire en intellectuelle).¹⁰⁹

Elle essaie de recréer son monde et elle se surveille—qu'elle ne dise pas de gros mots, qu'elle ne fasse pas trop de bruit, qu'elle s'habille comme il faut, qu'elle ne se fasse pas remarquer.

Mais quand la famille déménage parce que le mari d'Annie obtient un poste plus important dans une nouvelle ville près de Paris, la mère n'arrive pas à s'adapter. Les commerces et les écoles sont loin. Elle sent plus que jamais sa dépendance comme un fardeau, son aide est devenue inutile. Les enfants sont plus grands—on n'a plus besoin d'elle: "L'installation d'un lave-vaisselle, en lui

¹⁰⁹ Ernaux, *Une Femme* 78.

enlevant une occupation l'avait humiliée, "Qu'est-ce que je vais faire maintenant?" ¹¹⁰

Elle retourne à Yvetot où elle prend un studio dans une résidence réservée aux personnes du troisième âge. Elle est heureuse d'être indépendante de nouveau.

Dans notre société, il va sans dire que, dans la plupart des cas, c'est à la fille qu'incombe la responsabilité de s'occuper des parents âgés. La femme qui, dans une société patriarcale, doit servir les autres est automatiquement déléguée pour accepter la responsabilité de sa mère pendant sa vieillesse. Plusieurs études¹¹¹ montrent qu'une fille est la plupart du temps celle qui va fournir les soins nécessaires. En plus, s'il n'y a pas de filles—c'est la belle-fille et non pas le fils—qui va s'en charger.

Pour la fille, garder sa mère peut être psychologiquement et physiquement très difficile. Cela dépend bien sûr de l'état de la relation et de la santé de la mère. Elle a du mal à admettre que le travail est pesant, qu'elle se sent isolée et écrasée par la responsabilité, que sa liberté lui manque. Tirillée par des sentiments de culpabilité à son égard, les sentiments de tendresse et de frustration alternent et tourmentent la fille.

Pour la mère, être dans cette position dépendante est aussi très difficile. Elle se sent embarrassée, frustrée, impuissante et ne veut pas être un fardeau à la charge de sa fille et de sa famille. Si son rôle a toujours été de s'occuper des

¹¹⁰ Ernaux, Une Femme 81.

¹¹¹ A. Hunt, The Elderly at Home (London: Her Majesty's Stationery Office, 1978); M. Nissel and L. Bonnerjah, Family Care of the Handicapped Elderly (London: Policy Studies Institute, 1982); J. Pulling, The Caring Trap (London: Fontana, 1987); H. Qureshi and A. Walker, The Caring Relationship: Elderly People and Their Families (London: Fontana, 1989).

autres, il lui est très pénible maintenant d'accepter qu'elle n'en soit plus capable. Ces circonstances pénibles font que la réconciliation s'avère parfois difficile.

Vu toutes ces difficultés émotionnelles et la maladie de la mère, peut-être une perte de ses capacités intellectuelles, il est difficile de croire que ce serait une période de réconciliation entre la mère et la fille. Si la fille sent qu'elle n'a jamais reçu l'amour maternel qui lui était dû, elle va s'offusquer de l'indigence physique et morale actuelle de sa mère. Calixte Ungerson découvre à travers plusieurs interviews à ce sujet qu'il est plus facile pour les filles de remplir ce rôle si elles ne demandent rien en retour et si elles font les tâches nécessaires comme pour une inconnue sans y attacher les émotions de la relation qu'elles ont eue avec leur mère.¹¹² Les changements qui ont lieu pendant cette période vont affecter la réconciliation et la façon dont la fille fait face à la mort de sa mère.

En raison de sa démence sénile, la mère dans Une femme d'Annie Ernaux, a vécu un déclin rapide et une impuissance croissante. Il était particulièrement pénible de voir l'incapacité de cette femme qui avait lutté toute sa vie pour son indépendance. L'écrivaine n'était pas prête à assumer ce renversement des rôles: "Je ne voulais pas qu'elle redevienne une petite fille, elle n'en avait pas le droit!"¹¹³ Elle voit sa mère changer: s'énervier facilement, s'affoler pour un rien, se tromper de jour, d'heure, se perdre, égarer ses affaires, devenir distraite, impatiente, soupçonneuse, fâchée et torturée par des obsessions. Rien ne pouvait plus la rendre heureuse.

¹¹² Ungerson, C. Policy is Personal: Sex, Gender and Informal Care (London: Tavistock, 1987).

¹¹³ Ernaux, Une Femme 93.

En écrivant Une Femme, Annie Ernaux se sent obligée d'expliquer ce qui n'a pas de sens. Elle dit: "Je sais que je ne peux pas vivre sans unir par l'écriture la femme démente qu'elle est devenue, à celle forte et lumineuse qu'elle avait été."¹¹⁴

Finalement elle est admise dans un service de gériatrie à l'hôpital. Loin d'elle, Ernaux imagine ce qu'elle était avant sa maladie. A chaque visite, l'auteur fait face à l'angoisse de la retrouver "moins humaine." Désormais, la mère démontre une envie de vivre—par sa faim, par son besoin de communiquer, de toucher et d'être touchée. Sa fille répond à ces besoins en la coiffant, en lui donnant du chocolat et des pâtisseries par petits morceaux, en l'embrassant. La symbiose entre elles est encore forte même si les rôles sont renversés. L'auteur s'identifie encore avec sa mère et l'attachement profond est évident dans ces derniers jours difficiles. La fille a encore besoin d'elle: "Je ne voulais pas qu'elle meure. J'avais besoin de la nourrir, la toucher, l'entendre."¹¹⁵

Pour Annie Ernaux, écrire ce livre est une manière cathartique de se réconcilier avec sa mère et de conjurer sa mort. Comme dans la pratique psychanalytique, le processus de tout raconter sert à la guérison. La différence est que ce qu'elle écrit ne vient pas du subconscient mais lui sert à surmonter des blocages émotionnels: "Depuis quelques jours, j'écris de plus en plus difficilement, peut-être parce que je voudrais ne jamais arriver à ce moment."¹¹⁶

¹¹⁴ Ernaux, Une Femme 89.

¹¹⁵ Ernaux, Une Femme 101.

¹¹⁶ Ernaux, Une Femme 89.

Ailleurs elle ajoute: "l'écriture est une lutte contre la mort. Il fallait à la fois faire vivre ma mère et me faire vivre moi pour surmonter le deuil."¹¹⁷

La mort s'avère un grand soulagement qui s'accompagne d'un profond sentiment de culpabilité. Les psychanalystes considèrent un sentiment excessif de culpabilité comme preuve d'une relation ambivalente. Mélanie Klein voit la culpabilité comme la colère de la personne endeuillée tournée à l'intérieur.¹¹⁸ Quelquefois les filles vivent la mort de la mère comme si elles avaient échoué à la soigner. Les filles se reprochent parfois quelque chose qu'elles n'ont pas fait ou qu'elles ont omis de dire.

Le deuil dont une fille fait l'expérience à la mort de sa mère peut être très profond. En effet il lui semble perdre une partie d'elle-même. Le lien entre mère et fille est de nouveau mis en question à la mort de la mère.

En réalité, la réconciliation entre la mère et la fille est peu probable au chevet de la mourante. C'est plus souvent après la mort de la mère que la fille arrive à accepter et à comprendre la relation qu'elle a eue avec sa mère. Le fait qu'il est trop tard pour la partager avec sa mère lui cause beaucoup de remords. Annie Ernaux et Simone de Beauvoir ont essayé d'exorciser cette douleur dans la même tentative d'écrire la vie et la mort de leurs mères.

Pour certaines filles, ce n'est qu'à la mort de leur mère qu'elles réalisent une vraie séparation et une identité personnelle. Mais la fille est souvent étonnée par le chagrin qu'elle éprouve. Elle devient "adulte" tout d'un coup--

¹¹⁷ Isabelle Larrivée, "Droit de passage" Voir 24-30 mars, 1988 in Lorraine Day and Tony Jones Annie Ernaux: La Place et Une Femme (Glasgow: University of Glasgow French and German Publications, 1990) 81.

¹¹⁸ Melanie Klein, Love, Guilt and Reparation and other works (New York: Dell, 1975) in Vivien Nice, Mothers and Daughters: The Distortion of a Relationship (London: Macmillan Press Ltd. 1992) 217.

elle se sent très seule et elle remet en question le succès de ses efforts pour se séparer suffisamment de sa mère.

Selon Judith Arcana notre société patriarcale exige qu'une fille vienne à bout de la mort de sa mère sans éprouver plus qu'un deuil "normal."¹¹⁹ Si elle a trop de mal à accepter la perte de sa mère, c'est qu'elle a des problèmes psychologiques de séparation et de développement. On ne veut pas accepter que la relation mère-fille ait tant d'importance et que la perte du lien de soutien mutuel est un événement traumatique dans la vie de la fille. Etre adulte et avoir besoin de sa mère est vu comme une faiblesse.

Souvent, pour "se réconcilier", la fille cherche à savoir qui sa mère était avant la naissance de la fille. Ainsi elle va comprendre leurs différences, leur lien et les motivations qui ont fait réagir la mère. La fille ressent le besoin de garder sa mère en elle. Elle continue leurs conversations en les intériorisant.¹²⁰

Lorsque la fille endeuillée pourra finalement accepter sa mère comme une personne sans l'idéaliser ni l'avilir, quand elle pourra accepter l'hostilité qu'elle a ressentie envers elle comme raisonnable et quand elle pourra admettre les quelques bons et mauvais traits qu'elle a hérités de sa mère, elle pourra enfin se sortir du deuil et accepter la séparation finale.

Simone de Beauvoir ne fait pas exception lorsqu'elle tente de concilier par écrit la fin et la mort de sa mère. Une Mort très douce, une de ses oeuvres les plus poignantes, est un hommage à la lutte de sa mère contre le cancer et la mort. Beauvoir, qui se sentait confortablement détachée de la relation symbiotique

¹¹⁹ Judith Arcana, Our Mothers' Daughters (Berkeley: Shameless Hussy Press, 1979) 167.

¹²⁰ Lorraine Day and Tony Jones, Annie Ernaux : La Place et Une Femme (Glasgow: University of Glasgow French and German Publications, 1990) 56.

qu'elle avait vécue avec sa mère pendant sa prime jeunesse, est étonnée par l'intensité des sentiments suscités par sa maladie incurable:

Soudain, à onze heures du soir, crise de larmes qui dégénère presque en crise de nerfs. Stupeur. Quand mon père est mort, je n'ai pas versé un pleur. J'avais dit à ma soeur: "Pour Maman, ça sera pareil." Tous mes chagrins, jusqu'à cette nuit, je les avais compris: même quand ils me submergeaient, je me reconnaissais en eux. Cette fois, mon désespoir échappait à mon contrôle: quelqu'un d'autre que moi pleurait en moi.¹²¹

Ce n'est pas que Beauvoir soit insensible à l'égard de son père mais il était lui-même indifférent à sa mort et elle n'avait jamais eu une relation très proche de lui. Par conséquent, elle est passée par l'agonie de son père relativement indemne. Le récit d'Une Mort très douce est la preuve que ce n'était pas le cas pour la mort de sa mère même si elle se croyait libérée des attachements de sa famille—devant la mort les liens qui la rattachaient à sa mère sont remontés à la surface.

Comme pour Ernaux un effet de la mort de la mère sur la fille se manifeste par la culpabilité. Sa mère s'était toujours plainte que Simone négligeait ses devoirs familiaux. En participant aux soins de sa mère en clinique Beauvoir essaie de conjurer cette culpabilité:

A l'égard de maman nous étions surtout coupables, ces dernières années, de négligences, d'omissions, d'abstentions. Il nous a semblé les avoir rachetées par ces journées que nous lui avons consacrées, par la paix que lui donnait notre présence, par les victoires remportées contre la peur et la douleur. Sans notre vigilance têtue, elle aurait souffert bien davantage.¹²²

¹²¹ Simone de Beauvoir, Une Mort très douce (Paris: Gallimard, 1964) 43.

¹²² Beauvoir, Une Mort très douce 135.

Elle cherche aussi à connaître la jeune fille et jeune femme que sa mère a été. Le portrait que Simone en fait est celui d'une femme en lutte contre elle-même, une femme..."corsetée des principes les plus rigides : bienséances provinciales et morale de couvent."¹²³

Elle constate plus loin:

...ma mère c'est une autre histoire: elle a vécu contre elle-même. Riche d'appétits, elle a employé toute son énergie à les refouler et elle a subi ce reniement dans la colère. Dans son enfance, on a comprimé son corps, son cœur, son esprit, sous un harnachement de principes et d'interdits. On lui a appris à serrer elle-même étroitement ses sangles. En elle subsistait une femme de sang et de feu : mais contrefaite, mutilée et étrangère à soi.¹²⁴

Pourtant Beauvoir n'est pas devenue aveugle aux différences qui existent encore entre elle et sa mère. Dans ce récit de sa mère, il ne s'agit pas d'éloges glorieux mais d'une représentation réaliste et honnête. Elle critique sa perception bigote et bourgeoise du monde qui contrarie le socialisme et le libéralisme de Simone:

Sa vitalité m'émerveillait et je respectais sa vaillance. Pourquoi, aussitôt la parole retrouvée, prononçait-elle des mots qui me glaçaient? C'étaient des phrases routinières, mécaniques comme la respiration, mais tout de même animées par sa conscience: impossible de les entendre sans gêne. Je m'attristais du contraste entre la vérité de son corps souffrant

¹²³ Beauvoir, Une Mort très douce 46-47.

¹²⁴ Beauvoir, Une Mort très douce 60-61.

et les billevesées dont sa tête était farcie.¹²⁵

Une étape importante de la réconciliation est que la fille reconnait ce qu'elle n'aime pas chez sa mère. Le deuil de Simone avance d'une manière saine puisqu'elle peut affronter ses hostilités: "Je la faisais parler, je l'écoutais, je commentais. Mais, parce qu'elle était ma mère, ses phrases déplaisaient plus que si elles étaient sorties d'une autre bouche."¹²⁶

Yolanda Patterson décrit les différences en disant que ces conversations étaient particulièrement difficiles parce que l'auteur s'identifie encore avec sa mère et qu'elle ne peut pas se détacher complètement des préjugés exprimés par cette personne. Elle ne peut pas rester indifférente parce que c'était sa mère.¹²⁷ C'est comme une partie d'elle-même qui avait ces opinions conservatrices et elle ne pouvait pas rester muette en les entendant.

Un autre facteur important dans le processus de la réconciliation est la reconnaissance par la fille des qualités qu'elle a héritées de sa mère. Beauvoir s'identifie avec l'amour que sa mère démontre pour la vie et avec l'horreur de la mort. Elle souffre avec sa mère et subit les mêmes douleurs atroces en attendant la piqûre de morphine. Surtout elle s'identifie avec le courage de sa lutte contre la mort: "Maman aimait la vie comme je l'aime et elle éprouvait devant la mort la même révolte que moi."¹²⁸

¹²⁵ Beauvoir, Une Mort très douce 26.

¹²⁶ Beauvoir, Une Mort très douce 98.

¹²⁷ Yolanda Patterson, Simone de Beauvoir and the Demystification of Motherhood (Ann Arbor: UMI Research Press, 1989) 207.

¹²⁸ Beauvoir, Une Mort très douce 132.

Leurs différences, la culpabilité, les ressentiments sont devenus moins importants pendant cette période et elles se sont trouvées liées par cette révolte collaborative contre la mort.

Nous voyons dans le récit de Beauvoir le renversement des rôles typiques, ce qui est aussi commun chez les filles pendant la vieillesse de leur mère. Ce sont l'auteur et sa soeur Hélène qui prennent les décisions de son traitement à l'hôpital et ce sont elles qui reçoivent les renseignements sur la maladie de leur mère. Elles lui tiennent la main, lui épongent le front, la rassurent et retrouvent tous les gestes, les attitudes que sûrement la mère avait fait pour elles pendant leur enfance. Beauvoir parle du comportement puéril de la mère, de son angoisse enfantine en attendant les médecins et de la condescendance avec laquelle ceux-ci lui parlent.

Pendant la lutte contre la mort qu'elle a entreprise avec sa mère elle a retrouvé le lien symbiotique de sa petite enfance. Simone a souvent attribué sa confiance en soi à cette enfance heureuse créée par sa mère qu'elle aimait et admirait tant pendant ces années-là. C'est cette mère qu'elle retrouve dans cette femme souffrante. Comme pour Annie Ernaux, la réconciliation représente un retour à la période préœdipienne:

Je m'étais attachée à cette moribonde. Tandis que nous parlions dans la pénombre, j'apaisais un vieux regret: je reprenais le dialogue brisé pendant mon adolescence et que nos divergences et notre ressemblance ne nous avaient jamais permis de renouer. Et l'ancienne tendresse que j'avais crue tout à fait éteinte ressuscitait, depuis qu'il lui était possible de se glisser dans des mots et des gestes simples.¹²⁹

¹²⁹ Beauvoir, *Une Mort très douce* 109.

Au cours de ces trente jours d'agonie de Françoise de Beauvoir on assiste au rapprochement spatial et temporel de Simone de Beauvoir. Elle passe d'une relation distante avec sa mère à l'intimité. De Rome, Moscou, Prague où elle voyageait et d'où elle était séparée de sa mère elle se confine à l'espace réduit de la chambre d'hôpital où elle est physiquement unie à sa mère:

Le monde s'était réduit aux dimensions de sa chambre: quand je traversais Paris en taxi, je n'y voyais plus qu'un décor où circulaient des figurants. Ma vraie vie se déroulait auprès d'elle et n'avait qu'un but: la protéger.¹³⁰

Simone de Beauvoir arrive finalement à chérir chaque instant avec sa mère. Psychologiquement elle va de la liberté d'une indépendance complète à une identification et à un attachement profond avec sa mère et son enfance. Elle semble au départ indifférente: "Je m'émus peu. Malgré son infirmité, ma mère était solide. Et somme toute, elle avait l'âge de mourir."¹³¹ Finalement, elle progresse vers la réalisation que ce qui se passe la traumatise. Ces mouvements valorisent la compassion et le lien extraordinairement puissant qui rattache la mère à la fille.

Marie Cardinal vit l'expérience de la mort de sa mère de manière sensiblement différente. Elle venait de compléter sept ans de psychanalyse où elle avait étudié la relation qu'elle avait eue avec sa mère et s'était libérée des chaînes destructives qui l'avaient liée toute sa vie. Par conséquent, elle avait déjà intégré la bonne et la mauvaise mère. Sa renaissance a incorporé l'expression de

¹³⁰ Beauvoir, Une Mort très douce 103.

¹³¹ Beauvoir, Une Mort très douce 16.

sa haine refoulée et la découverte d'une mère frustrée, amère et enragée qui était opprimée par les règles de sa classe et de son église. Cardinal ne cherche plus cet amour maternel dont elle avait été privée mais elle cherche encore à rebâtir son identité.

Comme Ernaux et Beauvoir, sa guérison vient de "tout raconter," d'abord pendant sa psychanalyse et ensuite dans Les Mots pour le dire. Ce qu'elle cherche à exprimer est un équilibre entre la haine et l'amour qu'elle éprouve pour sa mère et sa propre identification.

Marie Cardinal n'a pas réussi à réconcilier les sentiments contradictoires qui l'ont déchirée avant la mort de sa mère. Même quand celle-ci est venue vivre chez sa fille, la réconciliation n'a pas eu lieu. Comme beaucoup d'autres dans sa vieillesse, sa mère a exprimé le désir de s'installer chez sa fille qui a accueilli cette requête avec peu d'enthousiasme. Elle avait des frères et un fils qui avaient des maisons plus grandes mais la mère est restée inflexible—elle ne voulait aller nulle part ailleurs que chez sa fille.

La dégradation de l'état physique et mental de sa mère n'a provoqué dans la fille que le dégoût et la colère:

Elle était là, en face de moi, assise sur son lit comme d'habitude. Sa chemise de nuit relevée sur son ventre, si bien que je voyais son sexe pelé. Elle avait fait sous elle et sa merde dégoulinait jusque par terre. Sur la table, près d'elle, il y avait deux bouteilles carrées de rhum, l'une était vide, l'autre était à moitié pleine, un grand verre à côté était rempli. Elle se balançait d'avant en arrière comme pour se bercer.¹³²

¹³² Marie Cardinal, Les Mots pour le dire (Paris: Grasset, 1975) 329.

C'est une image extrême et alarmante au moment où la fille se rend compte que sa mère n'est qu'un être humain, qu'elle n'est pas capable de protéger la fille du mal, de la douleur, de la mort, qu'elle n'est pas toute-puissante et que maintenant les rôles sont inversés, cette femme a besoin de sa fille pour l'aider. La fille s'identifie encore avec elle et donc est présentée avec ce qui l'attend. La colère est provoquée ici par la réalité lugubre de sa propre déchéance qu'il lui faudra un jour confronter. Sa mère lui présente sa propre incapacité et sa mortalité. Qu'elle le veuille ou non, il semblerait que Cardinal se rapproche de sa mère par sa réaction et son comportement. Sa mère avait voulu modeler sa fille selon son image d'une petite fille idéale et ici la fille de la même manière rejette l'humanité et la faiblesse de la mère, car elle est une image tout à fait inacceptable, dépourvue de dignité de la vieillesse.

Dans Autrement dit, Cardinal dit qu'elle a vécu la mort de sa mère avec une intensité extrême. Quand on lui a annoncé: "Ta mère vient de mourir," elle travaillait à corriger un texte et sa première réaction était qu'elle ne voulait pas que son travail soit interrompu. Elle a répondu calmement "C'est dans l'ordre des choses." Petit à petit, le message a fait son effet et elle n'arrivait plus à se concentrer.

Elle a essayé de justifier ce premier sentiment d'indifférence en se disant que c'était mieux ainsi pour sa mère qui ne voulait plus vivre. Elle avait trouvé le refuge qu'elle cherchait.

Et puis avec la réalisation a surgi le sentiment dominant : ni de tristesse, ni de culpabilité mais de liberté!

Mais quand même elle était morte! MORTE! Ma mère est morte! Ma mère, cet ourlet de ma vie, cette limite de ma connaissance, cette frontière de mes désirs, cette prison de ma folie. Il fallait cette mort, cette absence éternelle, cette

disparition stupéfiante, pour que s'effondrent les murs, se désintègrent les barreaux, s'effritent les barrières qui nous parquaient dans l'enclos de la haine et de l'amour, toutes les deux. J'étais seule, j'étais une, incroyablement, insupportablement. J'étais livrée à la liberté incandescente qui me brûlait de partout.¹³³

Elle est délivrée des principes de sa mère, de son jugement, des dettes que sa mère lui brandissait: le sacrifice de son temps et de sa jeunesse. Elle est délivrée de la honte et de la peine que sa mère pouvait lui causer. Elle a maintenant le droit d'être imparfaite: "Ma mère était morte maintenant, je n'avais plus à avoir peur que de moi."¹³⁴

Cardinal a refusé d'aller voir sa mère. Elle n'est allée ni à son chevet, ni à son enterrement, ni au cimetière. Elle trouvait bête ces "simagrées." Une personne de sa famille lui en a fait des reproches mais munie de cette nouvelle liberté elle n'allait pas permettre à "ces gens" de lui dicter comment agir. Elle ne leur devait plus rien.

Sa mère meurt avec une grimace d'horreur qu'on n'arrive pas à changer en figure sereine. Comme chez Beauvoir et Duras, cela représente pour la fille la vie fausse et torturée que sa mère a menée. La futilité de ses sacrifices en suivant les règles de sa classe et de son rôle de femme devient évidente à sa mort.

Mais une culpabilité sourde et maligne se déclare plus tard. Cette fois après plusieurs examens on a diagnostiqué chez Cardinal un cancer de l'utérus. Elle retourne chez son psychanalyste pour qu'il l'aide à combattre sa peur. Comme la première fois où elle était allée le consulter il lui déclare froidement que ses symptômes psychosomatiques ne l'intéressaient pas. Pour la deuxième

¹³³ Marie Cardinal, *Autrement dit* (Paris: Grasset, 1977) 194.

¹³⁴ Cardinal, *Autrement dit* 195.

fois elle avait répondu à une crise en intériorisant sa peine et en rendant physique son tourment inavoué.

C'est au cimetière, seule sur la tombe de sa mère, que Marie fait l'expérience d'une forme de réconciliation. Elle cherche dans ses souvenirs une image positive de sa mère. Elle doit creuser profondément, plus loin que tout le tourment de "la chose" et la bataille qu'elles se sont livrées. De sa petite enfance elle récupère une image de la mère qu'elle avait adorée:

...comme vous étiez belle un soir de bal où vous étiez venue me montrer votre robe dans ma chambre. J'étais déjà dans mon lit. Vous m'aviez éblouie. Je n'ai jamais rien vu de plus beau que vous, ce soir-là, dans votre longue robe blanche avec, à la taille, nouée dans le dos, une immense ceinture verte comme vos yeux. Vous tourniez sur vous-même pour déployer l'ampleur de la jupe. Vous riez.

Je vous aime. Oui, c'est ça, je vous aime. Je suis venue ici pour vous déclarer ça une fois pour toutes. Je n'ai pas honte de vous parler. Ça me fait du bien de vous le dire et de vous le répéter: je vous aime, je vous aime.

J'étais contente de sortir ça de moi: ces trois petits mots assemblés et refoulés des milliers de fois au long de ma vie. Ils s'étaient accumulés et avaient dû finir par former une boule légère qui rebondissait par-ci, par-là, dans ma tête, gênante, encombrante, insaisissable. Il a fallu cette mort catastrophique, le séisme qu'elle avait provoqué en moi pour faire remonter la boule à la surface de ma conscience et vaincre la dernière résistance, l'ultime défense.¹³⁵

Malgré toute la peine que sa mère lui a causée, Les Mots pour le dire se termine sur une note positive. Une partie de sa guérison vient du fait qu'elle a pu pardonner à sa mère: "Je sais aujourd'hui qu'elle était inconsciente du mal

¹³⁵ Cardinal, Les Mots pour le dire 340-41.

qu'elle me faisait et je ne la hais plus. Elle chassait sa folie sur moi, je lui servais d'holocauste."¹³⁶

Elle ajoute: "Aujourd'hui je ne considère plus "la saloperie de ma mère" comme une saloperie. C'est une importante péripétie de ma vie. Je sais pourquoi cette femme a fait ça. Je la comprends."¹³⁷

Bien avant la mort de sa mère, Marguerite Duras savait qu'une réconciliation n'était plus possible. C'est au moment de la mort de son petit frère adoré que "tout s'est terminé." Elle ne cherche plus à comprendre son enfance ou sa mère. Elle renonce à garder le contact avec son frère aîné et sa mère qu'elle tient responsable de la mort du petit frère:

Elle est morte pour moi de la mort de mon petit frère.
De même que mon frère aîné. Je n'ai pas surmonté l'horreur
qu'ils m'ont inspirée tout à coup. Ils ne m'importent plus.
Je ne sais plus rien d'eux après ce jour.¹³⁸

Selon John Hinton, c'est un élément naturel du deuil de vouloir blâmer quelqu'un de la mort d'un être cher. Elle ne s'attendait pas à perdre son petit frère si tôt alors elle démontre les preuves classiques d'une perte cruelle. L'identification avec le décédé est un autre phénomène du deuil et il est évident chez Duras quand elle dit:

Personne ne voyait clair que moi. Et du moment que
j'accédais à cette connaissance-là, si simple, à savoir que le corps

¹³⁶ Cardinal, Les Mots pour le dire 164.

¹³⁷ Cardinal, Les Mots pour le dire 171.

¹³⁸ Marguerite Duras, L'Amant (Paris: Editions de Minuit, 1984) 37.

de mon petit frère était le mien aussi, je devais mourir. Et je suis morte. Mon petit frère m'a rassemblée à lui, il m'a tirée à lui et je suis morte.¹³⁹

Duras et sa mère se sont revues une fois sept ans plus tard quand la mère est rentrée en France mais..."c'était trop tard pour se retrouver. Dès le premier regard on l'a compris. Il n'y avait plus rien à retrouver. Sauf le fils aîné c'était fini pour tout le reste."¹⁴⁰

Dans un récit sur les mères que Duras a écrit en 1976, elle parle des deux dernières rencontres qu'elle a eues avec sa mère. Dans Des Journées entières dans les arbres il s'agit d'une mère qui a une préférence marquée pour l'un de ses fils. La mère de Marguerite Duras est offensée par le portrait de cette mère et dit qu'elle a été juste avec ses enfants et qu'elle s'est sacrifiée pour chacun d'entre eux. Marguerite essaie d'expliquer que la préférence peut se montrer par de petits détails remarqués seulement par les enfants moins-aimés. Sa mère n'a pas écouté et elle n'a pas compris: "Je l'ai laissée sur son lit de mère-martyr."¹⁴¹

Elle n'a jamais compris le mal qu'elle avait causé à sa fille. Quand elle meurt elle appelle ce fils préféré. Marie est là. Elle est témoin de cette dernière scène entre mère et fils et de son ultime rejet: "J'étais dans la chambre, je les ai vus s'embrasser, pleurant, désespéré d'avoir à se séparer. Ils ne m'ont pas vue."¹⁴²

¹³⁹ Duras, L'Amant 128.

¹⁴⁰ Duras, L'Amant 38-39.

¹⁴¹ Marguerite Duras, Marguerite Duras (San Francisco: City Lights Books, 1987) 94.

¹⁴² Duras, Duras 94.

Il n'y a pas davantage de trace de réconciliation lorsqu'elle écrira plus tard L'Amant. Elle a oblitéré tout souvenir de sa mère et refuse même le fait qu'elle ait pu hériter quoique ce soit de "cette femme":

Pour les souvenirs aussi c'est trop tard. Maintenant je ne les aime plus. Je ne sais plus si je les ai aimés. Je les ai quittés. Je n'ai plus dans ma tête le parfum de sa peau ni dans mes yeux la couleur de ses yeux. Je ne me souviens plus de la voix, sauf parfois de celle de la douceur avec la fatigue du soir. Le rire, je ne l'entends plus, ni le rire, ni les cris. C'est fini, je ne me souviens plus. C'est pourquoi j'en écris si facile d'elle maintenant, si long, si étiré, elle est devenue écriture courante.¹⁴³

La triste ironie est que cette phrase se trouve dans une oeuvre saturée par l'influence que sa mère a eue dans sa vie.

Sur aucun point, Duras ne réussit pas à se réconcilier avec sa mère. Elle n'arrive pas à intégrer l'amour et la haine qu'elle ressent pour elle. Dans sa famille on n'a jamais parlé et c'est ce manque de communication qui a rendu impossible une compréhension entre ses membres.

[L'enfance] est le lieu au seuil de quoi le silence commence. Ce qui s'y passe c'est justement le silence, ce lent travail pour toute ma vie. Je suis encore là, devant ces enfants possédés, à la même distance du mystère. Je n'ai jamais écrit, croyant le faire, je n'ai jamais aimé, croyant aimer, je n'ai jamais rien fait qu'attendre devant la porte fermée.¹⁴⁴

¹⁴³ Duras, L'Amant 38.

¹⁴⁴ Duras, L'Amant 34-35.

Dans Un Barrage contre le Pacifique, on peut identifier quelques facteurs communs du deuil dans la représentation de la mort de la mère. Par exemple, Joseph éprouve "une affreuse impuissance" devant sa mère mourante. La présence d'Agosti, l'amant de Suzanne, ne cadre pas bien dans cette la scène familiale. Cependant, elle représente un avenir, une nouvelle vie pour Suzanne. Mais elle semble nier cette chance à changer son existence misérable. Son désespoir "elle désira aussi mourir"¹⁴⁵ lui fait peur. Elle voudrait retourner à la sécurité de ce qui lui est familier: "...ni Agosti, ni le souvenir si proche encore du plaisir qu'elle avait pris avec lui, ne l'empêcha de retourner une dernière fois à l'intempérance désordonnée et tragique de l'enfance."¹⁴⁶

Suzanne se sent coupable d'avoir été absente pendant la dernière crise de la mère. Elle partait tous les jours avec Agosti et donc n'était pas là pour lui donner les médicaments. Maintenant elle pense que c'est à cause de sa négligence que sa mère est morte.

Un autre aspect commun de la mort qui est présent dans ce récit est la futilité: "...ses mains posées l'une sur l'autre étaient devenues des objets affreusement inutiles, qui clamaient l'inanité de l'ardeur qu'elle avait mise à vivre."¹⁴⁷

La vie de sa mère a toujours été une lutte: contre l'injustice, contre la misère, contre la folie, contre la persistance de la mer. La mort attire l'attention sur la nullité de son existence et de son effort pour surmonter les difficultés

¹⁴⁵ Marguerite Duras, Un Barrage contre le Pacifique (Paris: Gallimard, 1950) 359.

¹⁴⁶ Duras, Un Barrage contre le Pacifique 359.

¹⁴⁷ Duras, Un Barrage contre le Pacifique 360.

qu'elle a confrontées. Suzanne se demande "à quoi bon?" et désire s'échapper en mourant aussi.

L'originalité de la scène n'est donc pas dans les attitudes des enfants mais dans celle de la mère. Pendant ses derniers jours elle encourage sa fille à sortir disant qu'elle n'a pas besoin de ses soins. Elle n'est pas en paix en mourant, elle ne cherche pas à se réconcilier. Les derniers sons qu'elle produit représentent la même fureur avec laquelle elle avait vécu: "...elle étouffait et des cris sourds sortaient tout seuls de sa gorge, des sortes d'aboiements de colère et de haine de toute chose et d'elle-même."¹⁴⁸

Le narrateur décrit le visage de la mère dans le coma comme "étrange" et "inhumain," son expression étant entre une lassitude et une jouissance.

Finalement juste avant qu'elle cesse de respirer une expression d'ironie apparaît.

Le narrateur donne la parole à la mère comatose:

Je les ai eus. Tous. Depuis l'agent du cadastre de Kam jusqu'à celle-là qui me regarde et qui était ma fille. Peut-être c'était ça. Peut-être aussi la dérision de tout ce à quoi elle avait cru, du sérieux qu'elle avait mis à entreprendre toutes ses folies.¹⁴⁹

En contraste avec la mort de Madame de Beauvoir que ses filles veulent garder en vie aussi longtemps que possible, pour cette mère la fille est plutôt indifférente: "Mais cette mort se préparait depuis de si longues années, elle en avait elle-même parlé si souvent, qu'une avance de quelques jours n'avait plus beaucoup d'importance."¹⁵⁰

¹⁴⁸ Duras, Un Barrage contre le Pacifique 358.

¹⁴⁹ Duras, Un Barrage contre le Pacifique 358-59.

¹⁵⁰ Duras, Un Barrage contre le Pacifique 357-58.

Joseph, qui s'était senti incapable d'aider sa mère, non seulement au moment de sa mort mais pendant toute sa vie aussi, donne des directions aux paysans pour exécuter un plan violent de revanche contre les agents du cadastre. La dernière chose qu'il fera pour refuser la futilité de la vie de sa mère sera d'empêcher les agents de reprendre la concession.

Dans cette interprétation fictive de la mort de la mère écrite *avant* la mort de la mère de Duras, il ne s'agit pas d'une réconciliation touchante—pour cela l'auteur, connaissant sa mère, a rendu le récit assez réaliste. Cette scène est certainement comment elle envisageait la mort de sa mère. Il est triste de constater que dans la réalité la relation avec sa mère ait dégénéré à un tel point que la fille en ait été exclue encore plus qu'elle avait pu l'imaginer.

Il est clair que l'idée de la mère reste intériorisée dans la psyché de ces filles donc pour le bien-être psychologique de la fille, il est essentiel qu'elle arrive à une résolution des images maternelles antagonistes.

Chacune de ces écrivaines traitent la mort de sa mère et la réconciliation d'une façon différente mais quelques éléments leur sont cependant communs.

La fille retrouve le lien de la petite enfance avec sa mère. Elle retourne à cette période de symbiose pour récupérer la mère adorée. Elle est surprise par l'intensité de ses émotions à la mort de sa mère et met en question son abilité à se séparer. En plus de ses efforts pour accepter la perte de sa mère elle doit faire face à sa propre mortalité que cette agonie anticipée lui représente.

La mort de la mère apporte d'une certaine manière à chacune des écrivaines un sentiment de soulagement qu'elle a trouvé la paix et qu'on n'a plus

à la voir souffrir. La fille éprouve aussi une sensation de liberté—de ne plus avoir à vivre sous son regard réducteur.

Quelles qu'aient été la relation avec sa mère et les circonstances de sa mort, la fille se sent coupable—coupable de lui avoir causé de la peine ou coupable de ne pas avoir été "la fille modèle" ou coupable de se sentir déchargée d'une obligation.

La fille doit reconnaître des traits positifs qu'elle a hérités de sa mère et accepter les aspects négatifs. Elle doit arriver à une compréhension qu'elle peut être très différente de sa mère mais l'aimer quand même. Simone de Beauvoir et Annie Ernaux ont voulu partager cette découverte avec leur mère et ont senti le besoin de lui rendre hommage en écrivant Une Mort très douce et Une Femme. La réconciliation chez Marie Cardinal a été plutôt pour son propre bien. Le durcissement de Marguerite Duras reste une exception. Elle a dit bien avant la mort de sa mère qu'il était déjà trop tard pour une réconciliation. Elle n'a pas pu surpasser le dégoût que sa mère lui inspirait.

La réconciliation est la troisième phase finale de la relation mère-fille après la séparation et la symbiose. C'est peut-être la phase la plus importante parce que sa réalisation assure le bien-être continu de la fille, qui, sans sa mère, doit poursuivre son chemin son sur-moi intact. Elle portera en elle le souvenir d'une mère aimée qui l'accompagnera et la soutiendra dans sa propre lutte existentielle.

Conclusion

Il est évident, en faisant le bilan des textes autobiographiques de ces écrivaines, que la mère représente l'influence la plus importante dans la vie de sa fille. La relation mère-fille passe par différentes étapes: la symbiose de la petite enfance, la période d'individuation et de séparation, l'éloignement et puis quelquefois le rapprochement. Ces étapes provoquent chez la mère comme chez la fille des émotions diverses: l'amour, la tendresse bien sûr, mais aussi la haine, la honte et la culpabilité.

Les quatre écrivaines étudiées ici sont venues à l'écriture en partie dans le but de se libérer du pouvoir maternel et de se définir mais ironiquement l'écriture devient une quête pour comprendre la relation qu'elles ont vécue avec leur mère et l'effort pour retrouver la mère protectrice, le bon ange de la petite enfance.

Pour la génération des femmes que l'on a étudiée ici, la relation mère-fille harmonieuse est mise à l'épreuve parce que pour la première fois la fille va refuser l'exemple que lui donne sa mère. Elle va faire face à une contradiction déchirante: "J'ai besoin de l'affirmation de ma mère et de garder un lien intime avec elle mais je dois aussi me détacher et faire ma vie différemment."

Du point de vue de la psychanalyse, cela est problématique pour chacune de ces filles qui se voit faisant partie de sa mère. Son identification avec la mère s'oppose à sa capacité de se séparer.

Dans la génération des mères de ces écrivaines, la femme pensait qu'il était de son devoir d'éviter tout conflit même si cela exigeait le sacrifice de soi. Pour elle, le désaccord était synonyme de rejet. Elle a été conditionnée ainsi.

Une bonne mère assurait une vie familiale harmonieuse et ses besoins et ses désirs personnels ne comptaient pas.

Il est d'autant plus inimaginable alors que sa fille s'oppose à son exemple tandis que ces écrivaines trouvaient que la contestation de cet exemple était vitale à leur propre identification, les mères n'y ont vu que le rejet de leur personne et la dissolution de leur lien.

En général, il était très difficile pour les mères de Simone de Beauvoir, de Marie Cardinal et de Marguerite Duras de reconnaître des différences dans leurs filles parce qu'il leur semblait qu'elles perdaient une partie d'elle-même et qu'elles n'accomplissaient pas leur rôle de mère à former une bonne mère et une épouse soumise, conforme aux attentes de la société.

La mère d'Annie Ernaux, la seule étudiée ici qui fasse partie de la classe ouvrière, reste l'exception. Elle a montré la largesse d'esprit d'accepter que sa fille pourrait faire mieux qu'elle. C'est elle qui est la plus généreuse puisqu'elle sacrifie son propre bonheur pour préparer sa fille à avoir une meilleure vie. Une vie, comprenons bien, dont elle sera exclue. Le fait que la mère encourage sa fille à s'améliorer n'empêche pas une rupture violente pendant l'adolescence. Mais la relation entre Annie Ernaux et sa mère est preuve que le désaccord n'est pas forcément la fin de la liaison mère-fille. Malgré leur séparation provoquée par des différences de classe sociale et de génération elles ont pu se réconcilier. Une fois adulte Ernaux retrouve la tendresse et la compassion pour sa mère. Elle reconnaît que sa mère a été une influence déterminante dans sa vie: "Depuis son décès elle est en moi. Elle m'a légué une chose qui me faisait peur quand j'étais enfant: sa force. Son exemple a été plus important que tout."¹⁵¹

¹⁵¹ Claire-Lise Tondeur, "Entretien avec Annie Ernaux," *The French Review* 69:1 (October, 1995): 39.

Dans Une Femme Ernaux utilise ce que son éducation lui a appris, cette même éducation qui l'avait aliénée de sa mère, pour lui rendre hommage.

La mère de Simone de Beauvoir est l'exemple d'une mère qui a surinvesti dans ses enfants. Toute son identité est liée à son rôle de mère et sa réussite est mesurée uniquement par le comportement de ses filles. Il lui est impossible d'accepter la vie que Simone de Beauvoir a choisie. Même si elle s'est formée en s'opposant à sa mère et qu'elles aient eu des opinions radicalement différentes, le lien viscéral qui les avait attachées depuis le début ne s'est jamais rompu. Une Mort très douce témoigne de l'amour que Simone de Beauvoir a toujours ressenti pour sa mère.

La mère de Zaza, par contre, est la mère odieuse incarnée que décrit Hans Sebalt dans Momism: The Silent Disease of America et Phillip Wylie dans Generation of Vipers. Elle abuse de son pouvoir maternel pour former Zaza telle qu'elle la voulait. Elle la manipule en rendant son amour conditionnel sur le bon comportement de sa fille: "Fais comme je veux ou je ne t'aimerai plus."

Marguerite Duras et Marie Cardinal sont les deux écrivaines qui ne sont pas arrivées à se réconcilier avec leur mère. Leurs histoires sont différentes et la relation que chacune a eue avec sa mère est individuelle et distincte mais elles ont en commun trois éléments fondamentaux. D'abord il y a dans leur enfance l'absence d'un père. La mère omnipotente a privé ces filles de l'équilibre d'une famille à deux parents. Il leur a manqué aussi d'autres influences féminines. Ces femmes sont isolées dans leurs fermes et deviennent une présence trop dominante dans la vie des jeunes filles.

Est-ce une coïncidence que Duras et Cardinal, les deux écrivaines qui ont eu une relation extrêmement tourmentée avec leur mère, aient passé leur jeunesse dans un pays colonisé? Elles ont vu chaque jour l'oppression du colonisateur sur le peuple indigène pour qui elles sentaient un attachement

affectif. Elles ont été ainsi empêché de croire que chacun a le droit de s'épanouir mais qu'au contraire il existait un système injuste de domination où les moins forts étaient continuellement réprimés ou même détruits. Il y a un parallèle incontestable entre la lutte de l'Algérie et de l'Indochine pour se libérer de la France et la lutte de ces filles pour se débarrasser du contrôle de leurs mères.

Finalement ces deux écrivaines ont subi une violence physique excessive aux mains de leur mère. Dans le désespoir et l'atrocité de leur condition, ces mères ont transféré leur rage, leur fureur véhémence et leur angoisse sur leur fille.

Chacune de ces filles a cherché à plaire d'une manière ou d'une autre à sa mère. Annie Ernaux et Simone de Beauvoir ont senti l'amour que leur mère leur apportait. Elles ont pu se détacher grâce à la sécurité qu'elles ont ressentie sur le plan affectif. Devenues adultes, elles ont eu la confiance en soi qu'il fallait pour mener une vie équilibrée et satisfaisante.

Marie Cardinal n'a jamais senti cet amour maternel et par conséquent elle a toujours continué à essayer de contenter sa mère et à chercher une mère dans ses relations adultes.

Marie Cardinal est la seule écrivaine qui parle du rejet foetal. Le désir d'avorter d'elle que sa mère lui confie laisse une cicatrice indélébile dans son esprit qui va hanter l'auteur jusqu'à sa chute dans la folie. Cette blessure émotionnelle infligée par sa mère se manifeste dans des angoisses physiques qui obligera Cardinal, pour se sauver de l'institutionnalisation, à suivre un traitement psychanalytique pénible:

A trente ans j'en étais arrivée à vivre entre le bidet et la baignoire de ma salle de bains, dans le noir. Le pouls à cent vingt, cent trente, le corps couvert de transpiration, les extrémités de mes membres glacées, à bout de souffle,

grelottante, les ongles tellement enfoncés dans les paumes de mes mains qu'ils y avaient fait des plaies, en proie à une terreur d'autant plus grande que je ne savais pas de quoi j'avais peur.¹⁵²

Chez Marguerite Duras, le manque d'amour est plus subtil. Ce n'est pas que la mère ne l'aime pas mais elle montre constamment une préférence marquée pour le fils aîné. Duras ne reçoit jamais l'affirmation maternelle tant désirée et tant attendue. Elle non plus, n'a pas pu se détacher complètement de sa mère et l'a blâmée jusqu'à la fin pour la tristesse et la dépression à laquelle Julia Kristeva fait allusion dans *Soleil noir*. La psychanalyste recommande d'ailleurs aux lecteurs d'éviter la lecture de Duras qui ne leur offrira aucun secours cathartique:

Aucune purification ne nous attend à la sortie de ces romans au ras de la maladie, ni celle d'un mieux-être, ni la promesse d'un au-delà, ni même la beauté enchanteresse d'un style ou d'une ironie qui constituerait une prime de plaisir en sus du mal révélé.¹⁵³

Finalement, le cas de ces quatre écrivaines, qu'elles aient aimé leur mère avec tendresse ou qu'au contraire elles aient voulu l'oblitérer dans leur coeur, n'échappe pas aux aspirations du désir de la mère qu'Adrienne Rich définit comme le désir de toute femme:

There was, is, in most of us, a girl-child still longing for a woman's nurture, tenderness, and approval, a woman's smell

¹⁵² Suzanne Horer et Jeanne Socquet, eds. *La Création étouffée* (Paris: Pierre Horay, Year) 158.

¹⁵³ Julia Kristeva, *Soleil noir: dépression et mélancolie* (Paris: Gallimard, 1987) 235.

and touch and voice, a woman's power exerted in our defense, a woman's strong arms around us in moments of fear and pain. It was not enough to understand our mothers; more than ever, in the effort to touch our own strength as women, we needed them. The cry of that female child in us need not be shameful or regressive; it is the germ of our desire to create a world in which strong mothers and strong daughters will be a matter of course.¹⁵⁴

La relation mère-fille étudiée à travers la sensibilité d'écrivaines aussi différentes que Simone de Beauvoir, Marie Cardinal, Marguerite Duras et Annie Ernaux a été vécue de manière souvent tragique. Il semble que leurs luttes pour libérer la femme des contraintes et oppressions sociales se soient nourries de leur propre tragédie intime aux prises et en conflit avec le pouvoir réducteur de leur mère qu'elles ont dû vaincre.

¹⁵⁴ Adrienne Rich, Of Woman Born - Motherhood as Experience and Institution (New York: W. W. Norton & Co., 1976) 224-25.

Bibliographie

Oeuvres de référence:

- Ainsley, Rose., ed. Death of a Mother - Daughters' Stories. San Francisco: Harper Collins Publishers, 1994.
- Alpert, Judith L., ed. Psychoanalysis and Women: Contemporary Reappraisals. New York: Analytic Press, 1986.
- Apter, Terri. Altered Loves: Mothers and Daughters during Adolescence. Hemel Hempstead: Harvester Wheatsheaf, 1990.
- Arcana, Judith. Our Mothers' Daughters. Berkeley, Calif.: Shameless Hussy Press, 1979.
- Badinter, Elisabeth. L'Amour en plus - l'histoire de l'amour maternel. XVIIe - XXe siècle. Paris: Flammarion, 1980.
- Bair, Deirdre. Simone de Beauvoir - A Biography. New York: Summit Books, 1990.
- Balint, Alice. The Early Years of Life: A Psychoanalytic Study. New York: Basic Books, 1954.
- Beauvoir, Simone de. Le Deuxième Sexe. 2 vols. Paris: Gallimard, 1949.
- Bernard, Jessie. The Future of Motherhood. New York: The Dial Press, 1974.
- Bernikow, Louise. Among Women. New York: Harmony Books, 1980.
- Blos, Peter. On Adolescence: A Psychoanalytical Interpretation. New York: Free Press, 1962.
- Bonaparte, Marie. La Sexualité de la femme. Paris: 10/18, 1977.
- Chernin, Kim. In My Mother's House. New York: Ticknor & Fields, 1983.
- Chodorow, Nancy. The Reproduction of Mothering: Psychoanalysis and the Sociology of Gender. Berkeley: University of California Press, 1978.

- Cornillon, Susan Koppelman., ed. Images of Women in Fiction. Bowling Green, Ohio: Bowling Green University Press, 1973.
- Daly, Brenda O., and Maureen T. Reddy, eds. Narrating Mothers. Knoxville: The University of Tennessee Press, 1991.
- Davidson, Cathy N., and E. M. Broner., eds. The Lost Tradition: Mothers and Daughters in Literature. New York: Ungar, 1980.
- Deutsch, Hélène. Psychology of Women. 2 vols. New York: Grune and Stratton, 1944.
- Fallaize, Elizabeth. French Women's Writing. New York: St. Martin's Press, 1993.
- Flaubert, Gustave. Madame Bovary. Paris: Presses Pocket, 1990.
- Francis, Claude and Fernande Gontier. Simone de Beauvoir. Paris: Librairie Académique Perrin, 1985.
- Freud, Sigmund. On Sexuality. Harmondsworth: Penguin, 1987.
- Friday, Nancy. My Mother, Myself: The Daughter's Search for Identity. New York : Dell, 1977.
- Gallop, Jane. The Daughter's Seduction: Feminism and Psychoanalysis. Ithaca, New York: Cornell University Press, 1982.
- Groult, Benoîte. Ainsi soit-elle. Paris: Grasset, 1975.
- Heffner, Elaine. Mothering: The Emotional Experience of Motherhood After Freud and Feminism. Garden City, New Anchor Press, 1980.
- Hinton, John. Dying. New York: Penguin Books, 1972.
- Hirsch, Marianne. The Mother/Daughter Plot: Narrative, Psychoanalysis, Feminism. Bloomington: Indiana University Press, 1989.
- Horer, Suzanne and Jeanne Socquet. eds. La Création étouffée. Paris: Pierre Horay Editeur, 1973.
- Horney, Karen. New Ways in Psychoanalysis. New York: W. W. Norton, 1939.
- Irigaray, Luce. Ce Sexe qui n'en est pas un. Paris: Editions de Minuit, 1977.

- . Ethique de la différence sexuelle. Paris: Editions de Minuit, 1989.
- . Le Corps-à-corps avec la mère. Montréal: Les éditions de la pleine lune, 1981.
- . Le Temps de la différence. Paris: Livre de Poche, 1989.
- Jung, C. G. Aspects of the Feminine. Princeton, New Jersey: Princeton University Press, 1982.
- Klein, Melanie. Love, Guilt and Reparation. New York: Dell, 1975.
- Knibieher, Yvonne and Catherine Fouquet. L'Histoire des mères du moyen âge à nos jours. Paris: Montalba, 1980.
- Kristeva, Julia. Soleil noir: dépression et mélancolie. Paris: Gallimard, 1987.
- Lacan, Jacques. Ecrits I. Paris: Seuil, 1967.
- Leclerc, Annie. Parole de femme. Paris: Grasset, 1974.
- Mause, Lloyd de. The History of Childhood. New York: Harper and Row, 1974.
- Mead, Margaret. "On Freud's View of Female Psychology." Women and Analysis. Ed. Jean Strouse. New York: Laurel, 1974.
- Mitchell, Juliet. Psychoanalysis and Feminism: Freud, Reich, Laing and Women. New York: Vintage Books, 1975.
- Powrie, Phil. "Reading for Pleasure: Marie Cardinal's *Les Mots pour le dire* and the Text as (Re)play of Oedipal Configurations." Contemporary French Fiction by Women: Feminist Perspectives. Manchester: Manchester UP, 1990. 163-175.
- Rich, Adrienne. Of Woman Born: Motherhood as Experience and Institution. New York: W.W. Norton, 1976.
- Rocheft, Christiane. Les Petits Enfants du siècle. Paris: Grasset, 1961.
- Ungerson, C. Policy is Personal: Sex, Gender and Informal Care. London: Tavistock, 1987.

Vilaine, Anne-Marie Laurence Gavarini and Michèle LeCoadic., Eds.
Maternité en mouvement. Montréal: Editions Saint-Martin de
 Montréal, 1986.

Yalom, Marilyn. Maternity, Mortality, and the Literature of Madness.
 University Park and London: Pennsylvania State University Press, 1985.

Oeuvres critiques:

Blot-Labarrère, Christiane. Marguerite Duras. Paris: Seuil, 1992.

Cairns, Lucille. Marie Cardinal: Motherhood and Creativity. Glasgow:
 University of Glasgow French and German Publications, 1992.

Day, Loraine and Tony Jones. Annie Ernaux: La Place/Une Femme. Glasgow
 Introductory Guides to French Literature. Glasgow: University of
 Glasgow French and German Publications, 1990.

Duras, Marguerite. Les Lieux de Marguerite Duras. Paris: Editions de
 Minuit, 1977.

- - -. Marguerite Duras. San Francisco: City Lights Books, 1987.

Glassman, Deborah N. Marguerite Duras - Fascinating Vision and Narrative
 Cure. London and Toronto: Associated University Press, 1991.

Patterson, Yolanda Astarita. Simone de Beauvoir and the Demystification of
 Motherhood. Ann Arbor, Michigan: UMI Research Press, 1989.

Ricouart, Janine. Ecriture féminine et violence, une étude de Marguerite Duras.
 Birmingham, Alabama: Summa Publications, 1991.

Vircondelet, Alain. Duras. Paris: Editions François Bourin, 1991.

- - -. Pour Duras. Paris: Calmann-Lévy, 1995.

Oeuvres des romancières:

Beauvoir, Simone de. Mémoires d'une jeune fille rangée. Paris: Gallimard,
 1958.

- - -. Une Mort très douce. Paris: Gallimard, 1964.

Cardinal, Marie. Les Mots pour le dire. Paris: Grasset, 1975.

---. Autrement dit. Paris: Grasset, 1977.

Duras, Marguerite. L'Amant. Paris: Minuit, 1984.

---. Un Barrage contre le Pacifique. Paris: Gallimard, 1950.

Ernaux, Annie. Les Armoires vides. Paris: Gallimard, 1974.

---. La Femme gelée. Paris: Gallimard, 1981.

---. Une Femme. Paris: Gallimard, 1987.

Articles:

Day, Loraine. "Class, Sexuality and Subjectivity in Annie Ernaux's *Les Armoires vides*." Contemporary French Fiction by Women: Feminist Perspectives. Manchester: Manchester University Press, 1990. 41-55.

Donadey, Anne. "Répétition, maternité et transgression dans trois oeuvres de Marie Cardinal." The French Review 65 (March 1992): 567-77.

Durham, Carolyn. "Patterns of Influence: Simone de Beauvoir and Marie Cardinal." The French Review 60 (February 1987): 341-48.

Flax, Jane. "The Conflict Between Nurturance and Autonomy in Mother-Daughter Relationships and Within Feminism." Feminist Studies 4 (June 1978): 171-89.

Galen, Amy F. "Rethinking Freud on Female Sexuality: A Look at the New Orthodox Defense." The Psychoanalytical Review 66 (Summer, 1979): 173-85.

Haigh, Samantha. "Between Irigaray and Cardinal - Reinventing Maternal Genealogies." The Modern Language Review 89 (January 1994): 61-70.

Hall, Colette. "L'écriture féminine and the Search for the Mother in the works of Violette Leduc and Marie Cardinal." Women in French Literature. Saratoga, Ca.: Anna Libri, 1988. 231-38.

- Hirsch, Marianne. "Mothers and Daughters." Signs: Journal of Women in Culture and Society 7 (Autumn, 1981): 200-22.
- Kadish, Doris Y. "Simone de Beauvoir's *Une Mort très douce*: Existential and Feminist Perspectives on old age." The French Review 62 (March 1989): 631-39.
- Kristeva, Julia. "femme/mère/pensée." Art Press International 5 (1977): 6-8.
- Lacan, Jacques. "Hommage fait à Marguerite Duras, du *Ravissement de Lol V. Stein*." Collection Ca/Cimena Paris: Editions Albatross, 1979. 122-29.
- Leclezio, Marguerite. "Mother and Motherland: The Daughter's Quest for Origins." Stanford French Review 5 (Winter 1981): 381-89.
- Mall, Lawrence. " 'Moins seule et factice: la part autobiographique dans *Une Femme* d'Annie Ernaux." The French Review 69 (October 1995): 45-53.
- Martin, Elaine. "Mothers, Madness, and the Middle Class in *The Bell Jar* and *Les Mots pour le dire*." French-American Review 1 (Spring 1981) 112-23.
- O'Neill, Kevin C. "Structures of Power in Duras's *Un Barrage contre le Pacifique*." Rocky Mountain Review of Language and Literature 45 (1991): 47-59.
- Portuges, Catherine. "Attachment and Separation in *The Memoirs of a Dutiful Daughter*." Yale French Studies 72 New Haven: Yale University Press, (1986): 107-18.
- Powrie, Phil. "A Womb of one's own: the metaphor of the womb-room as a reading effect in texts by contemporary French women writers." Paragraph. Cambridge, England: The Group (1983): 197-213.
- Terrasse, Jean-Marc. "Et demain..." Interview avec Elisabeth Badinter. Autrement 90 (May 1987): 48-53.
- Tondeur, Claire-Lise. "Entretien avec Annie Ernaux." The French Review 69 (October 1995): 37-44.
- Yalom, Marilyn. "They Remember Maman: Attachment and Separation in Leduc, de Beauvoir, Sand and Cardinal." Essays in Literature 8 (Spring 1981): 73-90.

Zerelli, Linda M.G. "A Process without a Subject: Simone de Beauvoir and Julia Kristeva on Maternity." *Signs* (Autumn 1992): 111-35.